

Conférence sur la Poésie

Jean-Pierre Siméon

Bagnoles de l'Orne

Janvier 2001

SOMMAIRE

| | |
|--------------------------------|----------------|
| Présentation | page 3 |
| Poésie et chanson | page 17 |
| Poésie et compréhension | page 19 |
| Poésie avant pédagogie | page 24 |
| Poésie et pédagogie | page 27 |

CONFERENCE SUR LA POESIE
Jean-Pierre SIMEON – directeur artistique du « Printemps des poètes »
Présentation

Ce matin, on ne va pas parler de pédagogie. Pourquoi ? Parce qu'on ne peut envisager le pédagogique que si d'abord (c'est vrai peut-être pour tout mais en poésie j'en suis certain), on se pose les questions suivantes :

Pourquoi faire de la poésie ?

A quoi sert la poésie ?

Qu'est-ce que la poésie ?

Je peux commencer par vous lire un texte d'Aragon...

« Nul ne comprendra jamais ce que fut et que cela pour moi portait ce nom magique et fou de poésie. Encore maintenant, dans la neige de mes cheveux... Pourquoi en parler, jeunes gens qui ne me croirez pas plus qu'alors les gens raisonnables. J'appelle poésie cet envers du temps, ces ténèbres aux yeux grands ouverts, ce domaine passionnel où je me perds, ce soleil nocturne, ce chant maudit aussi bien qui se meurt dans ma gorge où sonnent à la volée les cloches de la provocation. J'appelle poésie cette dénégation du jour où les mots disent aussi bien le contraire de ce qu'ils disent, que la proclamation de l'interdit, l'aventure du sens ou de non-sens. Oh ! paroles d'égarément, qui êtes l'autre jour, la lumière noire des siècles, les yeux aveuglés d'en avoir tant vu, les oreilles percées à force d'entendre, les bras brisés d'avoir étreint de fureur ou d'amour le fuyant univers des songes, les fantômes du hasard dans leur linceul déchiré, l'imaginaire beauté pareille à l'eau pure des sources perdues. J'appelle poésie la peur qui prend ton corps tout entier, à l'aube frémissante du jour. Par exemple, l'amour, l'amour, l'amour, l'amour. » *in* Les adieux

Voilà un beau manifeste ! C'est la réponse d'Aragon à la question : qu'est-ce que la poésie ?

Vous voyez que ce n'est pas très simple, sa réponse non plus n'est pas très simple ; elle est comme était Aragon, multiple, contradictoire, lyrique, emporté, tout ce que vous voulez...

Maintenant, évidemment, la réponse d'Aragon est une réponse qui ferait hurler d'autres poètes ! Par exemple dire que « la poésie, in fine, c'est l'amour, l'amour, l'amour », ça ferait sûrement hurler quelques poètes contemporains d'Aragon ou des poètes présents.

Pour vous, qu'est-ce que c'est la poésie ? Est-ce que vous en lisez ? Il y a peu de chance que vous en lisiez vraiment... Je ne dis pas cela par provocation mais parce que la lecture de la poésie est la **pratique culturelle la moins fréquente des Français**. C'est ce que disent les **statistiques** de différents Ministères (Culture, éducation, etc.), et qui concernent à peu près les différents niveaux de la population. On sait que la lecture de la poésie (l'écriture, ça c'est autre chose), est sûrement une des pratiques les plus rares. D'ailleurs, il se vend peu de livres de poésie en librairie(1); les bibliothécaires ont du mal à faire sortir les livres de poésie (moderne, contemporaine et aussi classique).

Alors, vous enseignant, vous allez dire : je lis de la poésie. Eventuellement parce qu'il y a l'injonction professionnelle. Il faut choisir des textes de poésie pour en faire lire aux enfants. Mais permettez-moi de dire de façon un peu provocante (Mais

les cloches de la provocation doivent sonner !) que cela ce n'est pas lire de la poésie !

Ce que j'entendrais par lire de la poésie, c'est comme lorsqu'on fait une promenade, on en a envie ; c'est comme lorsqu'on boit un verre d'eau ou de vin, selon son désir ; c'est comme lorsqu'on regarde un film ou on lit un « polar »... C'est-à-dire, à un moment donné, sans que personne ne vous y oblige, vous prenez un bouquin, vous vous asseyez dans votre fauteuil ou à une table de bistrot et vous lisez un poème. Que dis-je un poème ? Un bout de poème. Cela ne sert à rien, personne ne vous le demande.

Qu'est-ce que la poésie ?

Quand on pose cette question, il est intéressant de voir par exemple ce que les enfants en disent... Des **enfants de cycle 3**, de CM2 par exemple. Ils disent 3 choses :

la poésie ça rime (variante : « c'est la musique des mots »)

la poésie c'est joli (variante : « c'est beau, agréable, ça caresse, ça fait du bien... »)

la poésie c'est le rêve, c'est l'évasion

Toutes ces réponses sont issues d'enquêtes, bien sûr.

(1) Malgré le net regain d'intérêt observé ces dernières années. Mais cette remarque vaut relativement aux autres genres littéraires.

Vous remarquerez que ces trois manières de définir la poésie, qui sont constantes, correspondent aux définitions des adultes. Ils le disent autrement peut-être. Mais le problème, c'est que ce sont trois leurres ou trois contresens même ! Alors je les reprends, si vous voulez et puis on va commenter...

A quoi tiennent ces idées-là, ces représentations, ces idées reçues ? A la fréquentation des textes poétiques car on se fait une idée des choses à partir de son expérience, de la rencontre avec les textes. Les trois critères que je viens d'énoncer sont forcément représentatifs, tributaires du corpus de textes présentés aux enfants et fréquentés aussi par les adultes.

Mais reprenons les trois termes, les trois « critères »...

1 « La poésie c'est la rime... »

Ce qui veut dire qu'on commence par définir la poésie par un de ses caractères formels qui serait prototypique... C'est éminemment réducteur ! Parce que la poésie n'est pas la rime. La poésie, c'est d'abord une **extraordinaire diversité formelle** et pas seulement au XX^e siècle, pas même depuis Baudelaire ou Rimbaud qui auraient cassé la forme poétique classique.

Déjà avant eux, il y avait eu des « bris de forme » si je puis dire de tout temps, la poésie a été une invention perpétuelle de la forme, un perpétuel déplacement par rapport à des normes et des règles, une métamorphose perpétuelle.

Donc **définir la poésie par une marque formelle unique, prototypique, c'est dire le contraire de ce qu'est la poésie.**

Et si l'on regarde le répertoire poétique universel, de tous les pays et de toutes les époques, on verra qu'il y a sous l'intitulé de poésie, une diversité stupéfiante de formes poétiques...

Par exemple, les sagas, les épopées, les chansons de geste relèvent du corpus poétique traditionnellement. Des milliers de vers... Les poèmes politiques de Ronsard, etc. Et puis vous avez sous le même intitulé le Haïkaï japonais qui est une

vieille tradition, le pantoum malais qui remonte à plusieurs siècles ; ce n'est pas une forme récente, le pantoum malais c'est trois ou quatre vers comme le haïkaï japonais...

Et même dans les formes fixes françaises, notre patrimoine, il y a une mobilité extrême. La forme fixe ne cesse de se déplacer... Il y a des formes qui ont disparu. Certaines qui avaient disparu, ont été reprises, comme le sonnet par exemple... Une forme ancienne comme la sextine, qui a eu son heure de gloire au temps des troubadours, qui a complètement disparu et qu'un auteur contemporain comme Pierre Lartigue réutilise aujourd'hui.

Les formes sont donc insaisissables. Certes on a inventé le vers libre au XIX^e siècle en France mais il existait déjà ailleurs... Le verset biblique est une certaine forme de vers libre. D'ailleurs Claudel et D.L de Milosz ont réutilisé le verset.

Vous voyez que la forme de la poésie...il n'y a rien de plus problématique.

Quant à la **rime**, qui frappe tant les enfants parce que **c'est la forme la plus repérable**, ce **n'est pas la plus constante**. Ce qui serait plus constant, ce serait plutôt le **rythme**, parce qu'on le retrouve dans tout texte poétique. Mais on pourrait dire que c'est une sorte de forme invisible - qui s'éprouve plutôt par exemple, dans la diction à haute voix - qui peut être marquée spatialement mais pas toujours - ou linguistiquement dans la ponctuation, dans l'accumulation de telle ou telle forme syntaxique ou la syncope...

Ceci dit, la rime est quand même une forme poétique repérable, bien présente. Ce n'est pas un mensonge de dire que la poésie c'est la rime, si l'on se réfère au **corpus que rencontrent les enfants** ; mais c'est un mensonge si l'on considère l'ensemble du répertoire poétique

Et le corpus que rencontrent les enfants, c'est lequel ? C'est celui qu'ils rencontrent à l'école, c'est-à-dire le corpus de textes qu'on trouve dans les manuels scolaires . Certes, ça a changé un peu dans le primaire parce qu'il y a beaucoup d'enseignants qui s'intéressent à la poésie, notamment à la poésie contemporaine ; si quelque chose a bougé dans le corpus de textes, c'est surtout dans le premier degré. Mais il faut dire que dans la plupart des classes (Et à qui pourrait-on en faire le reproche ? Pas aux enseignants car où est leur formation dans ce domaine ?) on trouve un corpus qui est éminemment homogène et constant et extraordinairement conservateur si l'on regarde les textes proposés depuis l'aube des temps scolaires.

Vous avez des auteurs absolument constants : Banville, Prud'homme, Maurice Carême, etc.. mais peu importe les auteurs et les noms. Ce qui est frappant c'est la constance des modalités poétiques proposées à travers ce corpus. La constance des formes. La poésie dite classique (mot assez commode pour nommer un choix formel fondé sur la régularité) serait dominante.

Par exemple Maurice Carême est un poète contemporain mais sa poétique est classique dans l'ordonnement de la langue, dans la tradition qu'il récupère, etc.

Donc le **corpus est relativement constant** et construit sur des arguments formels, traditionnels, comme la strophe, la rythmique comptée, la rime... Voilà pourquoi peut-être un enfant de CM2 donne ce genre de définition, pourquoi il pense à cela lorsqu'il parle de poésie. A travers le mot « rime », il pense forme fixe... Et quand il ira au collège, il risque d'être confronté à un certain nombre de textes qui vont renforcer ce point de vue parce que le corpus des textes du collège ou du lycée est encore plus conservateur.

Regardez, si je vous demande aujourd'hui de citer les poètes que vous connaissez ou les débuts de poèmes qui vous restent en mémoire, vous pourrez peut-être citer un début de fable de La Fontaine, un Villon ou « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... » ou deux ou trois textes du XIX^e siècle... c'est-à-dire une quinzaine de textes peut-être qui forment une sorte de terreau commun.

Et ce qui est frappant c'est que dans ce corpus qui est resté dans la tête des gens qui sont passés par le système scolaire, on privilégie trois temps : La Pléiade (Ronsard, Du Bellay, etc.), le Romantisme et le Parnasse, la fin du XIX^e. Et quand on arrive au XX^e siècle, le répertoire est aléatoire si l'on excepte la fréquence de Prévert...

On m'objecte pourtant souvent que dans les manuels du primaire, il y a beaucoup de poètes contemporains : oui mais qui dit contemporain, ne dit pas forcément contemporain du point de vue de la poétique. Parce qu'il y a des poètes du XX^e qui ont écrit un moment ou un autre dans une poétique qui relève de la tradition, soit qu'ils le fassent systématiquement comme Maurice Carême, soit temporairement à un moment de leur vie. Et dans les manuels, on va trouver des textes qui systématiquement renvoient à la tradition.

Par exemple, pour Apollinaire qui est un des plus grands novateurs de la poésie du XX^e, dans les manuels, ce sera souvent « Sous le pont Mirabeau coule la Seine et nos amours faut-il qu'il m'en souvienne ». C'est un très beau poème ; ceci dit, c'est quand même dans l'œuvre d'Apollinaire, à mon avis, un des moins représentatifs de l'invention formelle dont témoigne par ailleurs son œuvre. Or Apollinaire est tout de même un des précurseurs du surréalisme et peut-être un des fondateurs de la poésie moderne après Rimbaud et des formes insolites de la poésie contemporaine.

Donc vous voyez que même si on prend des poètes comme Desnos, Queneau, Prévert, on va chercher dans leur œuvre ce qui est le plus proche de cette forme poétique prototypique, une sorte de poème idéal. Et du coup, au lieu d'utiliser la poésie moderne et contemporaine pour contester une forme un peu figée et ancienne, on ne fait que renforcer.

Voilà donc, tout ça pour dire que la première réponse « La poésie c'est la rime », renvoie à une représentation étroite et réduite de ce que pourrait être la poésie, c'est-à-dire attachée à une forme assez fixe et régulière ; et ça c'est contesté par la réalité poétique d'abord... et ça traduit la permanence d'un corpus restrictif aussi, c'est-à-dire d'un certain nombre de textes qu'on retrouve toujours, qui sont de bons textes évidemment, mais comme ce sont toujours les mêmes, ils figent la représentation de la poésie dans la tête des gens.

2 « La poésie c'est joli »

Cela renvoie aussi au formel ; mais au-delà, il y a ici une liaison entre le beau formel et le beau moral. Quand les enfants disent « c'est joli, c'est beau », ils disent aussi c'est doux, c'est de beaux sentiments, quelque chose comme ça. C'est-à-dire qu'ici, il y aurait comme une sorte de superposition entre l'idée que le beau formel renvoie à un beau moral.

Le beau esthétique renvoie à un beau de la pensée, etc.

Là aussi ça traduit sûrement un des choix du corpus poétique scolaire, le plus couramment représenté. Et qu'est-ce que ce choix ? Je crois que ce choix est fondé sur l'idée que l'on doit lire aux enfants du beau, du joli, des représentations du monde harmonieuses et des représentations de l'individu qui tendent vers l'harmonie. Donc on n'est pas loin de la moralisation. Non seulement on n'en est pas

loin, mais c'est ça qu'on sert, n'est-ce pas ! C'est-à-dire un "beau" ordonné de la pensée, de la représentation du monde selon des normes et des codes qui construisent un équilibre. Cette idée du beau renvoie au beau classique. On sait bien aujourd'hui qu'il n'y a rien de plus relatif que le beau. Mais pendant longtemps, en tout cas dans notre société occidentale, nous avons été tous tributaires d'un beau qui a une origine lointaine (l'époque grecque qui est notre berceau affectif mais aussi par exemple, le XVII^e siècle français). Un beau qui est fondé sur quoi ? Sur l'ordre, la clarté, l'équilibre, la rigueur... Ce beau là, pas seulement formel ai-je dit, traduit une conception du monde, celle du XVII^e siècle qui imagine un cosmos ordonné et équilibré, où l'ensemble de l'univers est un équilibre parfait, une harmonie admirable puisque voulue par Dieu. Et la société reproduit cet équilibre et cet ordre admirable. Et l'œuvre littéraire reproduit cet équilibre ou est un vœu, une utopie de cet équilibre. Donc stabilité, harmonie, ordre, rigueur du monde, de la pensée du monde, de la forme, tout est lié n'est-ce pas ! D'ailleurs, on voit bien que lorsque la représentation du monde et la conception du monde sont bousculées, (ce qui ne tarde pas avec le XVIII^e siècle par exemple, avec l'arrivée de l'athéisme militant et de la remise en cause du Roi, puis de Dieu et de l'ordre social) alors la forme poétique et littéraire explose aussi et le romantisme est l'un des séismes consécutifs.

Vous voyez, ici ce qui est intéressant... quand on dit que la poésie c'est le beau, on renvoie pratiquement toujours à cette idée d'harmonie. Une forme harmonieuse, équilibrante parce qu'elle nous met dans une sorte d'Eden, de paradis où tout serait beau et bien. Et la poésie, ce serait ça. Beau et bien je vous dis, aussi bien dans le fond de la pensée que dans le fond du cœur.

Alors, si on dit ça de la poésie, certes ce n'est pas complètement faux mais ça concerne une part de la poésie, une part historiquement marquée et cette part-là, a été contestée ; d'abord bien débordée par d'autres conceptions de la poésie, en dehors du monde occidental, et débordée même dans notre monde et dans notre histoire par beaucoup d'autres conceptions de la poésie qui visent, non pas le beau mais bien d'autres choses. Par exemple, la vie, le surgissement de la vie, les contradictions de la vie, le questionnement de la vie. Et on pourrait dire qu'une grande part de la poésie, non seulement ne vise pas le beau mais réfute le beau.

Je pourrais prendre des exemples vifs et violents. Où est le beau formel dans Antonin Artaud ? Oui, il y en a un mais de quelle nature il est ? Certainement pas de la nature à laquelle on s'attend. Et puis dans Valère Novarina par exemple, ou Henri Michaux... Où est le beau, ici ? Le beau de la langue ? Ah ! vous savez, il y a aussi ça : la poésie serait le beau de la langue ! L'excellence de la langue. Oui mais après tout... quand Prévert dit : « Ah ! Barbara, quelle connerie la guerre ! » Où est le beau de la langue ? On n'arrête pas de dire aux enfants qu'il ne faut pas dire « connerie » ! Que « con », ce n'est pas un beau mot !... Et Jean Tardieu qui dit : « Le cheval sautit, le cheval tombit », il fait un barbarisme ! Et Queneau : « Si tu t'imagines fillette, fillette, tu t'imagines qu'ça va, qu'ça va »... dans une reprise d'un langage populaire et familier... Mais vous savez, on pourrait remonter à Jules Laforgue au XIX^e siècle, à Rimbaud aussi pour voir comment se côtoient dans la langue des registres qui sont complètement antagonistes et des structures syntaxiques qui sont inattendues, insolites, atypiques par rapport à la norme de référence qui est la nôtre, la référence scolaire.

Donc, le beau de la langue cela se discute comme le beau de la représentation du monde, comme le « beau moral »... qui n'est sûrement pas une valeur éternelle de la poésie parce que cette notion de morale est fortement contestée, pas seulement en poésie vous le savez ; et puis qu'est-ce que cette

morale dont on parle ? Il peut y avoir des morales violentes qui, in fine, sont belles dans leur intention.

Alors, vous voyez qu'ici, il y a autour de cette idée de beau, quelque chose de profondément pervers : la poésie peut ne pas être « belle » ; elle peut ne pas être la beauté de la langue ; elle peut être tout autre chose que la beauté : la colère, l'incertitude, le doute, le désespoir, le découragement... Je sais bien que les chants désespérés sont les chants les plus beaux mais il y a des désespoirs qui ne sont pas beaux : des hurlements oui. Où est le beau du hurlement en poésie ? Prenez des poèmes de poètes algériens d'aujourd'hui, de femmes algériennes (certains sont publiés en anthologie). Et voilà des poèmes qui vous bouleverseront, dans lesquels vous verrez une forte « teneur » en poésie, un travail tout à fait contemporain et inattendu de la langue, etc. Mais en même temps, où est le beau là-dedans ? Non ! Ce que vous sentirez, c'est autre chose. C'est un surgissement, c'est une éruption, une force qui va. Et peut-être que la poésie se définirait mieux par ça... Par cette quantité d'énergie qu'elle contient.

J'ai été un peu long là-dessus, mais je crois que c'est un des principaux obstacles à la poésie saisie dans son spectre le plus large. N'oubliez pas que lorsqu'on parle de poésie, on ne parle pas que de ses formes, et de cette beauté marquée pour nous par l'idéal de la poésie romantique du XIX^e ou quelque chose comme ça.

3 « La poésie c'est le rêve , l'évasion»

Je pense que c'est encore le plus mensonger parce qu'en fait la poésie, c'est le contraire de ça ! A quoi tient cette idée que la poésie, c'est le rêve ? C'est d'abord un postulat tout à fait récent, du XIX^e siècle... La poésie c'est tout le contraire de l'évasion : pourquoi ? Parce que, qu'est-ce qui se dit dans un poème ? On va peut-être arriver à l'essentiel du propos sur la question ! Difficile de répondre brutalement à cette question et de façon simple, on pourrait dire même qu'il n'y a pas de réponse simple. Mais en tout cas, c'est toujours quelque chose qui relève de la réalité, du vécu. Que ce quelque chose soit ensuite transporté dans la langue et qu'il soit métaphorisé, éloigné du réel vécu par la langue, peut-être... mais l'origine de ce qui se dit, c'est l'expérience de celui qui parle dans sa chair, dans son sang, dans son regard. Un poète ne parle pas hors du réel, il parle du réel, depuis le réel, et cela quelle que soit l'école poétique à laquelle il se rattache. Un poète est un homme incarné d'abord. Et de quoi parle-t-il essentiellement ? Il parle, au fond, de la question de l'être ; derrière tout poème il y a la question de l'être, la question métaphysique première : qui suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? Et qu'est-ce que le monde en moi, hors de moi ? Qu'est-ce que l'autre, que suis-je par rapport à l'autre ? Voilà les questions fondatrices, universelles de la poésie. La poésie vous pose toujours d'une façon ou d'une autre, la question de la mort et de l'amour. Même des poésies très formalistes : je pense à des poésies, à des expériences du XX^e siècle, le futurisme ou les poètes de l'ouliipo qui sont encore actifs aujourd'hui, etc.. Au fond quand on regarde leurs textes, c'est toujours ça : du doute de l'existence, de l'inquiétude de l'existence, je dirais presque du drame de l'existence si l'on ne voulait pas affecter une tonalité tragique au mot drame (le drame c'est l'action, n'est-ce pas ; l'existence comme action toujours problématique et la perplexité que cela engendre).

Alors au fond, à la question « A quoi sert le poème ? », je pourrais dire que c'est tout simplement la question qu'on pourrait dire ontologique première si l'on n'a pas peur du mot, c'est un questionnement sur l'être. Et on pourrait dire que la

naissance de la poésie est liée à cette question fondamentale première que se pose l'homme dressé devant l'immensité de la nuit et de cet obscur infini qui lui fait face. C'est la parole qui surgit devant ça, l'invective, le questionnement, le sentiment de désarroi, d'effroi devant ça ; voilà qui fonde sûrement toute poétique. Et on n'écrit jamais un poème que pour parler au plus profond de cette réalité-là. Ce n'est pas une réalité visible mais c'est une réalité éprouvée par tous. Il n'y a pas plus ordinaire et en même temps plus cruciale réalité que celle-là.

Donc dire que la poésie nous éloigne du réel ?! Qu'elle serait quoi ? Un divertissement ? Une distraction ? Parce qu'au sens propre, ces deux mots veulent dire détournement, évasion. La poésie serait-elle détournement du réel, arrachement au réel, arrachement des choses graves et sérieuses pour être dans le véniel, le léger, l'heureux, le doux, le tendre ? Non ! La poésie, depuis qu'elle existe partout et dans tous les auteurs, est une poésie qui nous ramène au grave de la réalité, à ses enjeux essentiels, à ses enjeux les plus redoutables, les plus effrayants. Et c'est en cela qu'elle est utile pour nous justement. La poésie nous ramène toujours à la gravité de l'existence et de l'enjeu de la vie. Par exemple : y a-t-il un poème qui ne parle pas de la **mort ou de l'amour, sous des avatars différents** (la mort cela peut être aussi la perte, la dépossession, ça peut être l'exil, ce sentiment d'être disjoint, d'être sans cesse à l'écart du point où l'on se réaliserait pleinement, ce sentiment d'être perdu, dans une sorte de solitude radicale) ; et puis l'amour c'est le vœu contraire, c'est-à-dire la résolution de tout ça, ce qui nous porte vers l'autre, ce que l'on peut atteindre à travers l'autre ; une compensation par rapport à ce mouvement de perte dont je parlais tout à l'heure. La poésie est toujours dans le questionnement de ça. Dans le vœu de l'autre et dans la perte de l'autre, l'Autre avec un grand A, l'être humain que je côtoie et l'Autre du monde, le créé en général.

Alors voilà, la poésie, je crois profondément que, loin d'être l'évasion et la fuite du réel, c'est **ce qui nous ramène au plein cœur du réel** et des conflits que l'on éprouve en soi dans l'épreuve du réel. C'est-à-dire les peurs, les désarrois, les inquiétudes, les doutes. La poésie formule nos questionnements multiples, violents. Mais quand je parle de **questionnement**, je parle aussi de désirs, d'appels, d'élan et de générosité et de besoin de sens, d'amour et de l'Autre. Alors là, on renvoie à ce que disait Aragon tout à l'heure : « L'Amour, l'Amour, l'Amour », cet appel gourmand, avide de l'Autre et de la réalisation dans l'Autre, le « jouir » dont il parlait tout à l'heure, ce rêve d'un accomplissement dans la fusion amoureuse ; la poésie porte ça et elle est fondée par ça et s'il n'y a pas ça, il n'y a pas de poésie. S'il n'y a pas ce questionnement, ce doute du monde et ce doute du sens... Vous voyez, la poésie n'est pas réponse. Le poème de Maurice Carême qui dit à l'enfant : « faut être gentil , il faut être bien sage et comme on te dit... » ça c'est une réponse, et donc c'est de l'anti-poésie. Tous les poèmes de Maurice Carême ne sont pas comme ça, mais souvent... La poésie, pour moi c'est le contraire, c'est ce qui traduit le doute et l'interrogation, l'inquiétude et la colère, c'est-à-dire ce qui bouge en nous et cela fonde l'utilité pédagogique de la poésie. Elle n'est utile pour l'enfant comme pour l'adulte que si elle est l'écho de ce qui le meut profondément. Et pourquoi c'est utile ? Parce qu'il n'y a pratiquement que dans la poésie et évidemment dans d'autres formes artistiques (mais de façon privilégiée dans la poésie parce qu'elle utilise le langage commun à tous), que l'on a la traduction la plus radicale, la plus dénuée de langue de bois et de chichi, etc. de ces questionnements-là. Le poète, c'est celui qui vous tape sur l'épaule le matin et qui vous dit : « Alors ta mort, t'y penses ? » C'est celui que vous croisez et qui dit en vous serrant la main : « Et Dieu, t'y crois toujours ? » Le poète met toujours les pieds dans le plat de l'existence, il nous

ramène toujours à des questions qui nous ennuiant, à ce contre quoi on bute. Donc le poète, ça n'est pas Walt Disney ! ça n'est pas le foot et les jeux du cirque qui sont là pour nous faire oublier les grandes questions. Le poète est le contraire de celui qui nous dit : « Allons, allons, ce n'est pas grave, parlons d'autre chose, du joli petit oiseau qui bat des ailes...ou du ruisseau qui ronronne près de l'arbre ». Alors ça, non ! Et à chaque fois qu'on sollicite la poésie pour la distraction ou le divertissement, on se trompe et on dément la fonction de la poésie. Et d'ailleurs, à ce moment-là on est déçu ! Parce que, si on a besoin de se distraire vraiment, il faut chercher autre chose que de la poésie. D'ailleurs les enfants ne s'y trompent pas : s'ils veulent se distraire, ils ne lisent pas de la poésie....

(S'engage ensuite une discussion avec une personne du public : les remarques de l'auditeur n'ont pas été enregistrées assez fort pour être comprises...nous notons ici uniquement les réponses du conférencier ...)

Hubert Reeves dit : « **La réponse aux grandes questions scientifiques, elle se trouve autant dans la poésie que dans la quête scientifique.** » Une partie de la réponse se trouve dans la science et l'autre partie dans la poésie, la musique, la peinture, dans le théâtre, etc. Et une partie de la réponse sur le réel ; la réalité n'est pas faite simplement de la chose évidente sous nos yeux, du concret de l'existence ; elle est faite aussi de ce qui est invisible, de ce qui est porté en nous, de tout cet inconnu que porte le réel visible ; et on peut dire que **la poésie vise principalement cet inconnu que porte le réel visible.** Elle vise **l'au-delà invisible du réel**, mais cela ne veut pas dire que ce n'est pas le réel !...

.....
.....
Il y a **deux façons de concevoir la réalité**, qui ont été très marquées dans notre société mais ce n'est pas pareil dans le reste du monde, ces deux façons très antagonistes sont la façon **rationnelle** et la façon qui serait **intuitive**, perceptive, affective, etc. Ces deux façons ont été décrites comme antagonistes parce qu'elles reposent sur l'idée qu'il y a le réel d'un côté et le non-réel de l'autre. Ce dernier serait du domaine de l'abstraction, de l'idéal, du spirituel, etc.

Mais cette dichotomie a été surmontée depuis longtemps. D'ailleurs, elle est propre à nos sociétés occidentales ou judéo-chrétiennes. Elle n'est pas du tout, la façon de penser le monde beaucoup plus syncrétique de l'Asie - où la représentation et la compréhension du réel, de la vie et de la mort, sont complètement différentes. Donc, par exemple, vous avez de la poésie que je dirais surréaliste, c'est-à-dire irrationnelle et fondée sur des mécanismes irrationnels dans les siècles les plus lointains (par exemple le pantoum malais)...Il y a aussi par exemple, un certain nombre de sociétés primitives qui ont une pensée magique du monde, une compréhension irrationnelle. Et nous autres poètes, quand nous parlons de réalité et de poésie, nous disons : attention il faut avoir une **compréhension plus ouverte**, plus dynamique de la réalité. La réalité ce n'est jamais ce qu'on croit... **La poésie est là justement pour saisir la réalité dans sa complexité la plus grande.** Vous pouvez regarder la lune et la décrire avec une lunette et faire des calculs savants, c'est une réalité incontestable et à quoi il est utile que l'enfant accède ; mais ça ne pourra pas être suffisant dans sa compréhension du monde, dans sa façon d'habiter le monde et le réel...s'il n'y a pas aussi, la compréhension poétique de la lune. L'effet de la lune, de la forme de la lune, de la lumière de la lune, des rêves attachés à la lune, du fantasme de la lune, des expériences de la lune noire, de la lune rousse, etc. ; si tout ça n'est pas pris en compte, alors il n'intègre qu'une face appauvrie de la réalité...

Nous avons vécu dans une Ecole justement qui était dans cet **appauvrissement du réel**. Je crois très profondément que nous avons connu une **Ecole hémiplegique** de ce point de vue-là, qui n'éduquait de façon obsessionnelle qu'au positivisme, qu'à une sorte d'objectivisme, qu'à un rationalisme sûr de lui. On est tributaire de notre histoire ; et à un moment, c'était bien, car il fallait que le rationalisme s'oppose violemment à des pensées superstitieuses et un peu bêtement magiques du monde mais aujourd'hui, à mon avis notre tâche... Je dis cela à la suite de nombreux psychologues de l'éducation, de grands penseurs comme Edgar Morin, Albert Jacquard et je pourrais citer Hubert Reeves justement, et des grands scientifiques comme Einstein qui le premier a dit : « Il n'y a pas de compréhension active et dynamique et heureuse du monde qui ne soit une compréhension paradoxale » ; il y a une compréhension d'un réel objectif qu'on peut saisir par la science et ses instruments, et il y a une compréhension poétique. Et je vous le redis encore, **Einstein** disait déjà ça : « Quand le raisonnement mathématique arrive à une impasse, je fais appel à l'intuition poétique ; la théorie de la relativité, je la dois autant à mon imagination créatrice qu'aux calculs et au raisonnement » ; c'est Einstein qui a dit ça ! Et donc vous voyez, cette opposition, ancienne chez nous, entre le rationnel et l'irrationnel, le poétique et le concret, etc. qui recouvre une conception d'un réel coupé en deux ; alors ça il faut le dépasser et la poésie nous invite à le dépasser. Je pense qu'il ne faut pas faire de la poésie une chose qui remplacerait tout, mais elle est une manière d'appréhender le monde d'une façon vivante et **elle fait écho à cet inconnu du monde à quoi il faut ouvrir l'enfant**, à quoi il faut qu'on s'ouvre nous-même. La poésie, je le disais tout à l'heure, est **questionnement** et c'est en cela qu'elle est intéressante.

Elle est passionnante quand **elle porte une part du mystère**, qu'elle est héritière du mystère qui nous habite, qui nous entoure ; parce que nous sommes des êtres de l'énigme quand même, quelle que soit notre confession ou notre non-confession. Moi je suis un mécréant et en même temps, je me pose forcément la question métaphysique de la transcendance, etc. L'enfant aussi se pose la question de la mort, de son devenir, du devenir du monde. Les premières questions de l'enfant (et elles durent longtemps jusqu'à l'adolescence et au-delà), sont métaphysiques. Un enfant de trois ans qui vient me voir avec un oiseau dans la main et me demande ce qu'il a ? Vous lui dites : « il dort » ? Alors vous le faites tomber : tiens, il dort encore !! ... Donc l'enfant sait bien où est son grand questionnement et la poésie a, à mon avis, cette ressource extraordinaire de permettre la **formulation des questions essentielles**, les plus graves donc les plus violentes, mais de les formuler dans la relation humaine parce qu'elle est parole, elle est adressée à l'Autre et elle l'est dans la générosité, **dans la chaleur humaine** ; et donc, on peut avec un enfant parler de la mort à travers un poème. On peut parler de toute la réalité. C'est en cela que la poésie est essentielle. Voilà pourquoi je dis que ce n'est pas le rêve et l'évasion, ce n'est pas la fuite du réel... C'est la confrontation, pour moi en tout cas, avec le réel dans ses aspects les plus durs, les plus cruels, les plus brutaux et en même temps les plus exaltants, les plus heureux aussi car il ne s'agit pas de faire du catastrophisme. La poésie c'est aussi le lieu de la célébration du monde et de la vie, l'éloge de ce qui nous appelle à être. Mais une poésie ne les touchera eux et vous adultes, que si elle est porteuse de ces interrogations fondamentales et si elle rend compte de cette réalité complexe. Si elle vous séduit simplement parce qu'elle vous dit : « le monde est beau et tout va bien », c'est que vous avez besoin d'un petit réconfort momentané mais au fond, ce n'est pas cela dont on a besoin. Qui lit de la poésie quand il est adulte hors de l'injonction professionnelle ? Les gens qui sont en

difficulté. Vous savez où on lit le plus de poésie ? En prison ! Et pas seulement de la poésie classique, il n'y a pas meilleur lecteur de poésie ; eh oui, on a fait des statistiques aussi dans le milieu pénitentiaire et quand les poètes vont en prison, je vous assure qu'ils sont écoutés ! Et pourquoi sont-ils écoutés ? Parce que justement, ils disent la difficulté d'être, dans la société, avec l'Autre, etc.

Quant à moi, je voudrais dire cela d'une façon enthousiaste, pas catastrophiste ; la poésie est importante si elle est **grave**, au sens étymologique du mot, c'est-à-dire si **elle a du poids** ; si elle a du poids, elle a de l'enjeu, elle importe ; si au contraire elle est légère, vénielle, superficielle, ce n'est pas de la poésie. Pour la distraction les enfants, on a mieux que la poésie : les jeux vidéos, la télé, etc. Moi d'ailleurs, si je veux me distraire, je ne lis pas un poème : pourtant je suis un fou de poésie depuis longtemps et j'en lis tous les jours ; mais lorsque je veux me distraire, je regarde un match de rugby ou je fais des mots croisés, je vais me balader dans la campagne ou je bois un coup avec les copains, etc. Là je me distrais et j'oublie les contraintes de l'existence...

Et c'est ce qui a été un des problèmes de la poésie à mon avis ; on a présenté la poésie comme un lieu de distraction, un petit supplément, quelque chose de véniel qui n'engageait pas profondément le questionnement de l'enfant...

Bon, on va arrêter là parce que je vois que le temps passe...

Des questions ?

Un auditeur :

J'aurais bien aimé revenir à ce que vous disiez tout à l'heure à propos de Maurice Carême ; il disait que les poèmes sont faits « pour que les enfants soient sages », enfin en substance ; vous avez voulu démontrer le contraire dans le sens où vous avez dit que le poète ne devait pas être moralisateur, mais finalement vous avez conclu en disant pratiquement le contraire. Que faut-il comprendre dans cette contradiction ?... Qu'est-ce qu'il est le poète ? Est-ce qu'on a le droit de le définir, est-ce qu'on le peut ? Ensuite, a-t-on la possibilité et le droit d'appréhender celui qui lit un poème ou regarde un tableau ? Car dans le rapport pédagogique avec l'enfant, cela va poser problème : est-ce que l'enseignement n'a pas un côté indécent dans la mesure où il faut qu'on pénètre l'autre avec un regard personnel ; est-ce que moi, je peux honnêtement, commenter Guernica ou un poète quelconque ?

J.P. Siméon :

Moi je parle avec enthousiasme et conviction et je parle plus en passionné de poésie qu'en professeur d'I.U.F.M. ! Et donc je prends parti avec mes tripes ; je vous ai dit : pas de langue de bois ! Et lorsque je parle à mes étudiants, je fais pareil car c'est comme ça que c'est intéressant et je préfère le débat, qu'un tel me dise qu'il n'est pas d'accord avec moi par exemple. **On n'a pas tous la même expérience de la poésie** ; mais je ne veux pas dire que j'ai raison, il n'y a pas de dogme là-dedans. Ce n'est pas pour faire plaisir à tout le monde, c'est que je crois profondément à ça. Parce que je pense que la poésie est **le lieu de la problématisation et pas le lieu des réponses**. Donc, chacun la vit à sa manière. Moi je vous dis comment je la vis, comment elle peut être utile pour l'enfant, à mon avis.

Je dis que la poésie n'est pas la morale au sens où elle n'est pas le lieu où s'indique de façon impérative, intégriste, une compréhension du monde qui n'aurait pas d'autre chemin. Mais il y a quand même une fonction pédagogique de la poésie : elle nous dit comment elle comprend le monde avec toujours un peu l'idée que cette

façon de comprendre le monde est à partager. Dans beaucoup de sociétés primitives, le poète a un statut d'enseignant qui enseigne les mystères du monde, les terres inconnues et le chemin sur les terres inconnues.

Moi, par exemple lorsque j'écris de la poésie à destination de la jeunesse, je crois bien être porteur d'une morale. Simplement, je voudrais que cette morale soit fondée sur **une morale du questionnement et de l'ouverture**, une morale de la contradiction qui admet que le monde vit de ses contraires et de la cohabitation de ses contraires, de la différence au sens propre quand elle est valeurs et richesses. Je prétends dire aux enfants quelque chose de ma compréhension du monde. Alors, c'est d'une certaine façon moralisateur dans le sens où ce message porte une morale implicite mais j'espère seulement que **cette morale n'est pas une morale du modèle**, de l'exemple à suivre au garde-à-vous et qui culpabiliserait l'enfant, qui renvoie à des modes de comportement très marqués...

Mais il y avait une deuxième partie dans votre question ?

Le même auditeur :

Je posais le problème qui se pose à l'enseignant lorsqu'il faut passer de quelque chose de ressenti à sa transmission à quelqu'un d'autre ; pour ma part, j'ai une espèce de pudeur par rapport à ça... D'ailleurs Jacques Brel disait : « Enseigner, est-ce que ce n'est pas indécent ? » Par rapport aux arts, je le ressens bien sûr davantage qu'en technologie par exemple...

J.P. Siméon :

Vous posez évidemment un problème qui se pose à tout le monde ici. Cela veut dire aussi que vous acceptez la pseudo-définition que je donne, qui est aussi une in-définition, c'est-à-dire à partir du moment où l'on inscrit la poésie dans le vécu et dans l'expérience intime de chacun, alors c'est vrai qu'on est dans une impudeur parce qu'on touche à ce qu'il y a de plus profond en chacun.

Est-ce qu'il y a danger ici ? Il y a péril, péril du sens, mais ce péril du sens, ce n'est pas nous qui le créons, il est en l'enfant, il est en chacun de nous. Et donc, nous ne faisons à travers la poésie qu'être l'écho de ce péril et l'accompagner. Car la poésie c'est un des seuls lieux à l'école où l'on peut parler des choses les plus taboues : la mort, l'amour, etc. avec toutes les précautions que manifeste l'éloignement par la langue. Ici il y a toujours un écart dans la nomination des choses. Par exemple, si je lis un poème sur la mort à des enfants de maternelle, je ne les heurte pas si c'est un poème ; mais, si je parle franchement de la mort de leur grand-père, de leur petit chat qu'ils ont adoré, là on sait bien que cela peut les heurter. Tenez, le dernier poème de Desnos : « j'ai rêvé tellement fort de toi, j'ai tellement parlé, j'ai tellement marché, j'ai tellement aimé ton ombre qu'il ne me reste plus rien de toi, il me reste d'être l'ombre parmi les ombres, d'être cent fois plus l'ombre que l'ombre, d'être l'ombre qui viendra et reviendra dans ta vie ensoleillée » J'ai lu ça à des enfants de maternelle : ils sont subjugués. On parle de la mort, ils le savent bien et en même temps, il n'y a jamais de choses agressives là-dedans. Chacun prend ce qu'il veut et le prend là où il a besoin de le prendre.

Alors vous avez raison de dire qu'on touche à l'impudeur mais en même temps, c'est un des lieux où l'on peut ; on y touche avec une telle délicatesse ! En tout cas, on propose ça aux enfants qui sont pour moi, des consciences aussi exigeantes que les nôtres. L'enfant a moins de savoir que nous, moins d'expérience et encore ... ! Est-ce que pour les choses essentielles, il n'a pas autant d'expérience que nous ? Très tôt l'enfant a déjà connu beaucoup de la vie ; très tôt il a fait des expériences même minimales mais qui sont métonymiques, c'est-à-dire qui renvoient à des expériences qu'il fera plus tard de la passion, de la joie, de la tendresse, du

désespoir, de la perte, etc. Un désespoir d'enfant, vous savez comme il est profond quand il a cassé un jouet ! Il ne faut pas minorer ça, c'est une expérience du désespoir fondamentale. Je pense que les enfants ont une vie d'une extraordinaire intensité derrière tous les clichés de l'enfance, du bébé à la télévision qui constitue une image qui ne correspond pas à la réalité.

Je parlais du désir physique, etc. Je dis souvent que vous pouvez lire un poème d'amour d'Eluard, à des enfants de CP. Par exemple : « D'une seule caresse, je te fais briller de tout ton éclat »

Où est le scandale ? On ne fait pas de commentaire, on lit simplement ça. Un enfant, dès ses premiers jours, il connaît la caresse. C'est peut-être, on peut l'espérer, sa première expérience de la vie, la caresse ! En quoi c'est scandaleux ? Dans la poésie, c'est doublé d'une compréhension sentimentale, affective. Alors qu'ils voient « 3615 Ursula » partout ...qui est le désir physique dans ce qu'il a de plus brutal et de moins motivé... Alors après tout, si l'on doit mettre en présence des enfants des visions de l'amour, de l'amour physique même, lisons beaucoup de poèmes d'amour aux enfants, ça fait antidote avec cette vision marchande, commerciale et avilissante de l'amour.

Je vous réponds donc en disant : oui la poésie touche à l'intimité, à l'impudeur parce que ce sont des questions cruciales ; et c'est sa force. La seule chose c'est qu'on ne vous demande pas de commenter, d'expliquer, d'accompagner de vos propres paroles. On en parlera en détail lorsqu'on parlera de pédagogie, mais au fond d'abord, on peut déjà dire ça : la première chose, c'est offrir la poésie aux enfants, leur offrir une poésie multiple. Parce que l'intimité des enfants est multiple, leurs préoccupations sont multiples, donc il n'y aura pas un poème qui sera universel.

Vous voyez, un des problèmes pédagogiques de l'Ecole, c'est d'avoir fait une sélection de poèmes prototypiques de la poésie. Cela doit vous interpeller. Dans Lagarde et Michard, on vous présente un poème et on vous dit : ça c'est un grand poème, vous devez aimer ! Si vous n'admirez pas parce que le poème ne correspond pas à votre préoccupation, votre questionnement du moment, vous vous dites : je suis indigne pour la poésie... Les poètes, ce n'est pas pour moi. Et ça c'est une expérience dramatique. Il ne faut donc sûrement pas dire : tout poème vaut pour tout le monde. Il faut **revendiquer une extraordinaire relativité de la réception de la poésie**.

Mais tout ça, ce sont des convictions, ce ne sont pas des certitudes, il n'y a pas de dogme dans ce que je dis. Je fonde la poésie là-dessus. C'est une parole profonde, radicale, sans langue de bois sur ce qui nous fonde tous, si l'on se regarde dans les yeux : la peur de la mort, le sens de l'existence, qu'est-ce qu'il y a derrière le grand noir là-haut ? Ici nos questionnements sont variables d'un instant à l'autre, ils ne sont pas au même niveau d'un individu à l'autre...Le poème que je vous propose, il peut donc bouleverser dix personnes et laisser beaucoup d'autres indifférentes. Qui a raison, qui a tort ? Personne ! Tout le monde a raison.

La valeur du poème, elle n'est pas en soi mais relative au besoin qu'on en a et à ce que notre désir et notre préoccupation construisent avec le poème. Mais le sens du poème, c'est un autre problème, il nous est redevable ; **c'est nous qui donnons sens au poème** ; il n'est pas beau en lui-même, il n'est pas fort, magnifique en lui-même.

Question d'une auditrice :

Je vous voulais poser une question ayant rapport à cette question d'imaginaire. Ce que vous avez dit tout à l'heure, est un peu en contradiction avec ce que je pensais jusqu'alors ; mais peu importe la confrontation de points de vue différents, c'est intéressant... Vous dites : je ne commente pas... Pour ma part, ce que j'appelle imaginaire, c'est justement la liberté du décodage, pour moi c'est ça l'imaginaire : cette possibilité de voir, lire autre chose que ce qu'avait peut-être voulu dire l'auteur. Pour moi, la poésie peut aller vers l'imaginaire en permettant à l'enfant d'aller vers autre chose que ce qu'a voulu dire le poète et dans la mesure où l'on ne commente pas, on autorise cette liberté... En cours de français, à l'école, j'ai mal vécu les commentaires « dictés » par le professeur qui nous disait : l'auteur a voulu dire ci ou ça ! Mais en fait, il me semble que chacun vient chercher ce qu'il veut dans l'œuvre d'art, comme dans toute lecture, toute vision d'un spectacle de danse, d'une peinture, l'écoute d'une musique ou quelque chose comme ça. Pour moi l'imaginaire est dans cette liberté d'interprétation...

J.P. Siméon

Oui vous avez raison, mais vous savez, je ne suis pas dupe ; à chaque fois que je décris la poésie comme au contraire attachée au réel, contre l'imaginaire et l'évasion, je le fais de façon provocante pour susciter la pensée et non pour vous dire que vous avez tort, etc. En fait, je prends le contre-pied d'une des caractéristiques apparemment les plus évidentes de la poésie, d'un des préjugés les plus courants.

Le problème, c'est **l'ambiguïté du mot « imaginaire »**. La façon dont vous en parlez et le définissez, c'est ce que Bachelard dit lorsqu'il parle de **la fonction imaginante**. Je suis créateur du réel par ma fonction imaginante. Comment je lis dans le réel plus qu'il n'est ; lorsque je vois un arbre et que je vois autre chose qu'un arbre. Par exemple, je peux décrire l'arbre de façon scientifique, dans sa réalité objective et tangible ou compréhensible par le raisonnement (il a un tronc, des branches, des racines, etc.), c'est une « lecture » de l'arbre. Mais il y en a une autre qui vaut la précédente, mais qui ne la vaut pas toute seule, qui la vaut parce qu'elle est accompagnée de celle-là et réciproquement, c'est justement celle qui dépend de ma fonction imaginante ; je « lis » l'arbre dans ce qui est présent, par l'évocation ou le rêve ; c'est-à-dire c'est le tronc où j'appuie mon épaule quand je suis fatigué, c'est la branche où l'oiseau meurt, ce sont les milliers d'étoiles que je vois entre les branches vertes, c'est la branche où on se pend, c'est l'arbre incendié, c'est le baobab que je ne verrai jamais... cet arbre porte tous les rêves, les désirs de l'arbre, la mémoire de l'arbre, c'est ma cabane d'enfance par exemple... **Tout réel est attaché à un autre réel infini**, illimité qui lui **donne**

sens et valeur pour nous dans notre existence et **c'est la fonction imaginante qui permet d'accéder à ce réel invisible** et illimité ; et comme il est illimité, chacun peut en parler et la poésie nous permet de parler de ce réel illimité et invisible qui est derrière chaque chose... Et je parle de l'arbre, mais je pourrais parler de chacun d'entre nous. Nous sommes comme l'arbre : nous portons tous un univers infini et riche de mille paysages et de souvenirs et de rêves ; et **la poésie, c'est ce qui nous permet à tous de dépasser le socle réel de l'objectivité courante** et de la convention ; et d'être dans ce réel immense, inconnu, dangereux, parce que là il n'y a plus de règles ni de lois sociales ordinaires... Le poète, il dit : j'aime, je désire... Il dit « je baise » s'il veut dire je baise ; il y a un moment où la poésie est dans cette transgression, cette provocation, cette liberté absolue d'être enfin dans cet au-delà du réel que nous portons tous, qui est un bonheur pour nous lorsqu'on y accède...

Et à ce moment-là je suis d'accord avec vous : oui, la poésie est une éducation à l'imaginaire qui donne la faculté de lire le réel, au-delà de ce qu'il est. Mais **à condition qu'on définisse l'imaginaire comme un mode d'accès au réel.**

CONFERENCE SUR LA POESIE **Poésie et chanson**

Je continue à répondre aux questions qui m'ont été posées et il y a une question qui brûle les lèvres de beaucoup de gens : c'est le problème du rapport entre la poésie et la chanson.

Quelqu'un me disait tout à l'heure : « la poésie est assumée par la chanson »...

Oui et non... ! Voilà mon point de vue mais vous vous rappelez ce que je vous ai dit : ce que je vous dis aujourd'hui, ce ne sont que des convictions, ce ne sont pas des vérités. Je parle de ce que je crois, c'est tout.

A mon avis, ce sont deux ensembles distincts qui ont un point d'intersection, pour parler en langage mathématique. Mais ce sont deux ensembles disjoints. Lorsque les enfants me posent cette question, je leur dis que c'est comme le foot et le rugby ! Moi qui aime le rugby, on ne me fera pas dire que c'est du foot ! Et vice-versa pour celui qui aime le foot ! Pourtant c'est un terrain de la même dimension, avec un certain nombre de joueurs qui jouent avec un ballon... C'est très proche et en même temps ce n'est pas la même chose.

Originellement poème et chanson sont liés, on le sait, et à un moment ça s'est disjoint ; quand ça s'est disjoint, c'est en partie au moment de l'imprimerie et de l'écrit, il y a donc une raison historique. Lors de cette séparation, on a donné plus d'importance au texte, à la langue, qui est devenue plus compliquée, plus savante, qui exige plus de lenteur, etc.. ; cela définit la spécificité de la poésie par rapport à la chanson qui reste un genre oral ; or, le genre oral joue plus sur la perception immédiate, sur la sensibilité, l'émotion brute, instantanée ; donc on a deux genres, issus du même terreau, mais qui ont des spécificités et des modes de réception différents.

Et c'est cela qui est bien. Pourquoi vouloir dire que l'un est l'autre et l'autre est l'un ? Moi ce qui me plaît, c'est que justement **chacun a sa fonction** et que je ne lis pas un poème comme j'écoute une chanson... Par exemple, je peux rester une heure sur un poème de 5 ou 6 vers, sans m'ennuyer ou en tout cas, cette heure peut se prolonger en rêverie dans les jours qui suivent, etc.

Pour moi, le plaisir de la chanson réside beaucoup dans l'immédiateté... Il peut y avoir répétition, mais c'est la répétition de l'émotion. Tandis que si je relis un poème, en général je le relis différemment à chaque fois, en raison de la densité du poème. La compréhension du poème est problématique, c'est pour cela que c'est intéressant. Là où un poème se comprend d'emblée, il y a très peu de poésie. On parlera de cela d'ailleurs, la compréhension du poème, car il y a plein de malentendus que l'école nous a légués...

Mais enfin donc, la chanson et la poésie, ce sont pour moi, **deux arts majeurs** (car j'adore la chanson et je ne tiens pas un discours de mépris par rapport à elle) ; mais ce n'est pas exactement la même chose, sauf au moment où il y a cette intersection. Verlaine a écrit des « chansons » et il y a des textes poétiques qui tirent vers la chanson, dans la rythmique par exemple, et puis il y a à côté des textes de chansons qui sont si prégnants, si présents que tout à coup, on se rend compte qu'une lecture ou une seule écoute ne suffisent pas, et que même on s'y perd ! ... Alors, ça peut être les chansons de BREL, de BRASSENS... Mais aussi il y a des composantes poétiques, des teneurs en poésie assez grandes même dans certains textes de Pierre PERRET... (Ex : « Blanche Oh! Ma blanche... » c'est très fort) et puis

chez RENAUD, etc. Dans le rap, on est évidemment dans un travail d'arrangement de la langue ; mais l'aspect formel, je vous l'ai dit, ne suffit pas à définir de la poésie. Ce n'est pas parce qu'il y a un arrangement de la langue, une modalité insolite du traitement de la langue qu'on est vraiment dans la poésie. Mais il y a tellement de sortes de rap : il y a des raps de grande qualité, comme il y a des chansons de grande qualité, comme il y a des chansons « couillonnantes » quoi ! Comment peut-il y avoir une once de poésie dans les chansons de Claude François par exemple ! Dans le rap c'est pareil, il y en a qui sont désespérément indigents et puis il y en a qui relèvent de l'art, enfin je pense.

Bon, on ne va pas se focaliser sur ce débat perpétuel entre poésie et chanson. Mais un jour BRASSENS, à qui l'on avait remis le prix de poésie de l'Académie française, disait ceci : « Non, vous êtes bien gentils, je ne le mérite pas, non pas parce que je me trouve inférieur, mais parce que je ne suis pas poète ; je suis chansonnier et fier de l'être, et j'espère que la chanson est un art majeur ». Alors, modestie ? Peut-être mais pas seulement, il avait une compréhension profonde en disant " je suis dans la tradition des chansonniers et des troubadours" (il a écrit d'ailleurs une chanson, « Le joueur de flûteau », qui rappelle la tradition des troubadours) ; il est très proche de la poésie qui peut vivre sans la musique, mais c'est rare ; je suis un passionné de BREL, mais beaucoup de ses textes ne résistent pas sans la musique ! Ils sont pourtant forts et ont le pouvoir imaginant dont on parlait tout à l'heure ; cette force d'évocation tient à l'interprétation de BREL et à la musique.

Alors on pourrait dire qu'un poème, c'est tout ce qui résiste sans la présence de la voix, la musique... peut-être... **La poésie requiert une réception lente, un retrait, une écoute attentive, l'effort de compréhension...**

On règle le « problème » de la poésie et de la chanson en disant qu'il ne faut pas les opposer. **Dans les écoles**, il est souhaitable qu'il y ait de la **chanson poétique**, c'est-à-dire à forte teneur en poésie. Cela est bien parce que c'est une sorte d'antidote à la chanson niaise, et Dieu sait que les enfants entendent plus de la chanson niaise que de la chanson exigeante... Et puis, il y a la poésie chantée : c'est encore autre chose, c'est-à-dire la **poésie mise en musique** qui a aussi sa place à l'école. Je pense qu'on doit éduquer les enfants à cette écoute-là, parce que ce n'est pas l'écoute distraite, au corps agité et à la pensée vagabonde, vous savez ! ... de la musique de délasserment, disco, techno, etc. Là, on a la possibilité de mettre les enfants dans un autre registre, c'est notre rôle. Donc, acceptons la chanson à l'école et faisons-en vraiment un moment d'apprentissage ; on doit transmettre cela aux enfants, on a cette responsabilité. **Mais ne disons pas non plus qu'avec ça on assume la poésie. On assume une part du poétique** ; le poétique se trouve là mais le poétique se trouve aussi dans la danse (on en parlait tout à l'heure avec un collègue prof de gym)... La poésie peut se trouver ailleurs, surtout si elle est cette compréhension problématique du monde qui engage le cœur, la mémoire, l'intelligence, etc. Oui, elle peut être dans beaucoup de choses mais elle se trouve tout de même, d'une façon privilégiée dans le poème ; je crois qu'on ne la trouve jamais mieux que dans le poème, même si elle existe ailleurs aussi. Car le poème est tout entier dévoué à la poésie et à rien d'autre, n'est-ce pas !

Voilà pour la chanson.

CONFERENCE SUR LA POESIE **Poésie et compréhension**

Maintenant pour ce qui concerne la compréhension, je voudrais revenir sur les quelques mots que j'ai dits sur ce sujet... je crois qu'il faut se déculpabiliser. Bien sûr qu'il faut comprendre le poème mais le grand malentendu tient au terme de « compréhension ». Parce que nous sommes justement dans une **tradition scolaire qui privilégie le rationnel**, le logico-rationnel. Et donc, nous avons le sentiment que « comprendre » c'est entrer dans cette réception logico-rationnelle de l'écrit et nous avons à ce moment-là, des modalités de lecture qui sont très figées, très normées ; on prélève des informations successivement, on les met en relation, on a des conclusions partielles, puis on arrive comme ça en général à une conclusion, une clôture du texte qui nous satisfait parce qu'à la fin, nous pouvons résumer le texte ; c'est la preuve de notre compréhension : nous pouvons de façon synthétique, faire rapport oralement par paraphrases des informations véhiculées par le texte. Cela, c'est le **mode de compréhension dominant** et nous tous enseignants, nous sommes dans ce mode de compréhension général.

C'est une compréhension qui est valide, fondée sur le logico-rationnel, qui fait intervenir des processus mentaux, cérébraux essentiellement, si vous voulez. **Mais ce mode de lecture-là**, s'il est valide, il n'est pas valide sur tout et notamment, **il est en échec sur le texte poétique**. Si vous utilisez cette modalité-là de lecture, celle qu'on enseigne d'ailleurs, sans adaptation, sur le poème, ça ne marche pas. C'est-à-dire que vous utilisez en fait, le mauvais outil pour lire ce genre de texte.

Il y a là forcément un malentendu. Vous lisez un poème comme ça et à la fin, vous vous dites que vous ne pouvez pas le résumer ! Les pantoums malais que je vous ai lus tout à l'heure, vous pouvez les résumer ? Evidemment, très difficile. Et dire ce qu'ils veulent dire ? Le formuler comme ça ? Si l'on pouvait formuler un poème après sa lecture, résumer en une phrase ce qu'il voulait dire par exemple, c'est que ce n'était pas un poème ! Luc Bérumont, un grand poète mort dans les années 70 je crois, disait ceci : « Si quand je lis un poème, à la fin de ma lecture, j'ai le sentiment que j'ai tout compris, alors ce n'était pas un poème mais un article de journal ! »

Eh oui ! Parce qu'au fond, ce qui est intéressant dans un poème, c'est ce qui résiste à la paraphrase, à l'élucidation claire, sinon il n'y a pas de poésie. Si le poète pouvait dire de façon intelligible et claire et d'une façon immédiatement compréhensible, ce qu'il dit dans un poème, pourquoi écrirait-il un poème ? Ce qui fait le poème, c'est ce quelque chose qui n'est pas réductible à la parole, que nous ne pouvons pas formuler et pourtant dont nous avons le sentiment très fort en nous. **Ce qui fait la poésie c'est ce que l'on ne peut dire avec les mots**, ce que je ne peux pas paraphraser, rationaliser. La poésie, c'est ce que l'on ne peut pas expliquer dans le poème, je veux parler de l'explication verbale et rationnelle.

Lévi-Strauss, Roland Barthe et Michel Foucault, "trois grands saints de l'exégèse intellectuelle des années 60" ont travaillé ensemble sur un poème de Baudelaire intitulé « Le chat ». Ils en ont fait une explication très savante, avec tous les instruments d'analyse etc. Et une fois le travail terminé, ils ont eu cette honnêteté de dire : on a tout expliqué... sauf ce qui fait que c'est un poème de Baudelaire et de personne d'autre ! Au bout du compte on ne sait pas d'où il vient, bien qu'on ait regroupé nos savoirs, etc. Ils ont conclu à l'irréductibilité d'un mystère dans ce texte et donc on devrait tous en tirer des conclusions... Dire par exemple : le poème ne

peut pas être expliqué avec des mots. Vous pouvez expliquer un mot ou même tous les mots du poème mais ce n'est pas ça expliquer le poème. Il faut qu'un poème porte sa part d'inconnu, de mystère ; c'est ça qui nous séduit dans le poème ; c'est l'inconnu qu'on sent vibrer et ce qui nous passionne, c'est lorsque cet inconnu nous renvoie à nous-même, à notre propre inconnu. Et en ce qui me concerne, je prends à chaque fois le poème comme une expérience nouvelle, forte...

Par exemple, je pourrais vous lire un poème de René Char que je lis à des enfants de primaire :

« Ma renarde
Pose ta tête sur mes genoux
Je ne suis pas heureux
Et pourtant tu suffis
Bougeoir ou météore
Il n'est plus de cœur gros ni d'avenir sur terre
Les marches du crépuscule révèlent ton murmure
Gîte de menthe et de romarin
Confidences échangées entre les rousseurs de l'automne
Et ta robe légère
Tu es l'âme de la montagne au flanc profond
Aux roches tues derrière des lèvres d'argile
Que les lèvres de ton nez frémissent
Que ta main ferme le sentier
Et rapproche le rideau des arbres
Ma renarde, en présence des deux astres
Le gel et le vent
Je place en toi toutes les espérances éboulées
Pour un chardon victorieux
La rapace solitude » *in* Fureur et mystère

Allez résumer ça, allez expliquer ça ! La compréhension qu'on peut avoir de ce texte, elle est peut-être dans la relecture mais ce n'est pas parce qu'on va relire qu'on sera capable après, d'expliquer davantage le poème. Vous pourriez à la rigueur dire cela au bout d'un an ou de dix, peut-être, car on ne sait pas quand se livre le poème, mais vous pourriez dire, affecté de cette précaution : « pour moi » il veut dire ça ! Parce qu'aucun poème ne peut vouloir dire la même chose pour chacun, ce serait triste d'ailleurs. Chacun doit habiter cette demeure commune qu'est le poème, à sa façon.

Si l'on parle de compréhension poétique, c'est une excellente façon de nous guérir tous de **cette réduction de la compréhension par le logico-rationnel** ; comprendre c'est aussi comprendre avec ses tripes, sa chair, avec son histoire inscrite dans le corps ; c'est mobiliser sa mémoire, la mémoire de la caresse, de l'eau, la mémoire de l'air frais sur les lèvres les matins d'hiver... c'est mobiliser tout ça, c'est mobiliser ses rêves, ses désirs ; on ne peut comprendre la poésie que si on se mobilise tout entier, **au-delà de la simple « comprenette cérébrale »** ; nous ne sommes tout de même pas, rien que de purs esprits, rien que des mécanismes froids ; l'incarnation ici est un atout pour comprendre parce que le poète s'adresse à l'être tout entier ; il ne manie pas des concepts, il est dans une écriture qui appelle à la sensualité ; il appelle à la **compréhension sensuelle** du monde, c'est-à-dire par le

toucher, la vue, l'odorat, etc. Il appelle à mobiliser en nous les sens, la mémoire des sens, les rêves, les désirs, notre vie intérieure. On doit **comprendre avec ce qu'on a vécu**. Si l'on se donne tout entier au poème, alors ce dernier vous renvoie en retour une immensité de sens... parce que ça se construit dans l'échange, ce ne sont pas des mots comme ça en l'air... Cela se construit dans l'émotion, dans l'affect, dans ce qui surgit en vous de faisceaux d'images, de sensations, de pensées aussi, et tout ça ensemble fait la compréhension du poème. Peut-être que ce mode de compréhension n'est pas le meilleur, mais c'est ça le mode de compréhension poétique. Et **l'explication de texte est au rebours de ça !** C'est pour cette raison qu'elle nous a détournés du poème. Parce que vous faites par exemple de l'explication de texte au collège puis au lycée ; puis vous arrivez devant le poème de René Char que je viens de vous lire et vous dites : il se fiche de moi le poète, je n'y comprends rien à ce poème ! Ou alors vous vous dites : moi je suis trop bête pour la poésie, je ne sais pas assez. Or ce n'est pas une question de savoir car vous savez ce qu'est l'hémistiche, la césure ? Un peu, mais si je parle après de trope, d'hypallage, de chiasme, de machins comme ça, vous n'en savez rien ! Est-ce que ça vous empêche d'être bouleversés par un poème de Verlaine truffé de chiasmes, d'enjambements et de tropes ? Non bien sûr !

Il faut **revendiquer la subjectivité** : oui, on comprend avec sa subjectivité. Alors qu'on l'a jusqu'ici écartée de l'enseignement comme une mauvaise chose tout simplement. On ne doit pas dire ce qu'on pense soi du poème. Or moi je dis, comprendre le poème c'est d'abord dire ce qu'on en ressent soi, ce qu'on en perçoit soi-même. En sachant que ce que l'Autre en perçoit, augmente ma propre vision. **La lecture de poèmes, elle devrait être collective** ; ça devrait être un échange, une parole autour, une sorte de rêverie autour.

A des gens qui lui disaient qu'ils ne comprenaient rien à sa poésie « moderne » et qu'ils auraient voulu qu'elle leur donnât les clefs pour comprendre, Marina Tsetsaïeva, un grand poète russe, passionnée de français d'ailleurs, répondait ceci : « non, si vous dites cela, c'est que vous ne savez pas ce que signifie comprendre en poésie ! Si vous voulez savoir ce que veut dire comprendre en poésie, il faut retrouver l'origine étymologique de ce mot en français ; vous savez ce que veut dire « comprendre » en français ? Comprendre = aimer. En français, le mot comprendre signifie embrasser, étreindre ». Là elle nous donne une leçon parce qu'elle nous renvoie à l'origine latine du mot : « cum-prehendere = prendre avec, dans une totalité, étreindre au sens propre ». Je crois que c'est une bonne formule.

Nous sommes des « compreneurs » de poésie, pauvres parce que nous ne mobilisons que le savoir intellectuel, cérébral, que la connaissance linguistique . Tout serait dans les mots, il suffirait de comprendre les mots pour que ça marche ? Non ! C'est bien au-delà. Donc, vous voyez, il nous faut réviser complètement notre façon de penser en ce qui concerne la poésie.

Le logico-rationnel bien sûr, on ne le dévalue pas. Je suis capable d'être rationaliste à mon heure et je me sens tout à fait fils de Voltaire, Diderot, etc. Mais en même temps, (et d'ailleurs le XVIII^e siècle qui était dans une sorte de célébration du rationalisme, a été un siècle très pauvre en poésie !), **on ne doit pas opposer le rationalisme et cette compréhension poétique.** Tout ça peut être dans une interaction, dans une complexité heureuse.

Donc, je vous conseille une chose : quand vous lisez un poème, acceptez de ne pas comprendre. Si vous comprenez tout dans un poème c'est qu'il n'y avait aucun inconnu, il n'y avait rien à gagner, au sens propre aucun manque à gagner, pas de sens neuf. A quoi ça sert de vous dire une chose que vous savez déjà ? Sauf le plaisir nostalgique de la re-connaissance, on se reconnaît soi-même dans le texte de l'Autre... Soit, c'est une fonction identitaire et après ? On est déjà assez renvoyé à soi-même, ça sent le rance au bout d'un moment ! Autant que le poème nous déporte au-delà de ça, nous attire dans des territoires inconnus, nous donne des modes d'approche que l'on ne soupçonnait pas. Et comme c'est l'étrangeté que nous révélerait la poésie à ce moment-là, ce qui nous est étranger, alors bien sûr, on est désarçonné. Comme c'est l'inconnu, l'étranger, on n'a pas de codes, on n'a pas de repères. Est-ce que ça dévalue l'étrangeté ? Au contraire ! C'est en ça qu'elle nous « augmente ». D'ailleurs lorsque je vais à l'étranger, ce qui me passionne, c'est de voir des coutumes, des gens qui parlent, aiment, meurent, se marient autrement... C'est cette étrangeté-là que j'apprivoise et qui augmente ma compréhension du monde. Eh bien, la poésie nous propose cette étrangeté... Il faut accepter que la poésie nous dérouté, nous déconcerte, qu'elle nous sorte de nos chemins ordinaires. Si elle ne nous déconcerte pas, elle ne nous apprend rien, elle ne nous apporte rien. Eh voilà pourquoi nous sommes tous craintifs, surtout nous autres enseignants ! On nous a appris depuis tout petits que celui qui est bien, c'est celui qui comprend... « Tu comprends pas, c'est pas bien » ! Si on met en face des notes d'un élève : « Ne comprend pas bien. », il n'y a pas pire... IL y a une sorte de surinvestissement de la compréhension et le l'évaluation de la compréhension. Quand vous lisez un poème, vous allez me prouver que vous avez compris, car attention il faut être « rentable » quand même !...

Il faut refuser ça. Mais je ne suis pas démagogue, non plus. Je ne dis pas qu'il suffit de lire comme ça et d'être dans un sentiment vague de bien-être ; au contraire je dis que la poésie exige plus que toute autre lecture, un extraordinaire investissement, intellectuel, émotif, affectif, physique et un investissement en temps. Elle ne se livre que dans la patience comme le galet épousé par la mer. Longtemps, longtemps, le poème s'use et se livre à nous, par imprégnation, par suggestion.

Ce mode de compréhension n'est pas assez éduqué dans les classes ! Il devrait être éduqué au même titre que l'autre : le logico-rationnel. Au même titre, c'est-à-dire dans le temps que l'enseignant consacre à l'éducation à la compréhension, il doit y avoir cette prise en compte.

La mission à la Culture doit nous permettre ça. La culture est l'art qui construit cette autre compréhension : par le corps, le geste, la sensation, etc. Cela doit être au cœur de l'enseignement.

.....

Mon métier d'enseignant, c'est **d'éveiller les gens à l'inconnu**, de leur donner la familiarité, le goût, l'appétit, la gourmandise de ce qui les sort d'eux-mêmes, de leurs pensées... que leur **compréhension du monde soit en perpétuel éveil, une perpétuelle contestation de ce qu'ils croient savoir**. Et la poésie, de ce point de vue, est un instrument extraordinaire parce que chaque poète me surprend, m'étonne. C'est ça pour moi, enseigner et parle de poésie. C'est attirer vers ce monde-là et faire que les gens soient amateurs d'inconnu. René Char pose cette question simple (relisez « Fureur et mystère » qui est son plus beau livre sûrement, en livre de poche Gallimard) : « comment vivre sans inconnu devant soi ? » Il y a

tellement de gens qui veulent vivre sans inconnu devant eux ! Et qui meurent... affectivement, intellectuellement, etc.

Donc amusons-nous à lire dans cette liberté-là et revendiquons notre subjectivité, notre désir propre, acceptons de ne pas comprendre... Ce qui importe, ce n'est pas ce que le poète a voulu dire. **Le poème veut dire ce qui en vous veut se dire.** Cherchez ce qui en vous veut se dire et là, vous comprendrez le poème.

Avant d'aller manger, voici en cadeau quelques phrases de René Char :

- *Nous n'appartenons à personne sinon au point d'or de cette lampe inconnue de nous, inaccessible à nous, qui tient éveillé le courage et le silence.*
- *Un homme sans défaut est une montagne sans crevasse : il ne m'intéresse pas. Règle de sourcier et d'inquiet.*
- *Si l'homme parfois ne fermait pas souverainement les yeux, il finirait par ne plus voir ce qui vaut d'être regardé.*
- *L'acquiescement éclaire le visage, le refus lui donne la beauté.*
- *Accumule puis distribue ; sois la partie du miroir de l'univers la plus dense, la plus utile et la moins apparente.*
- *La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil.*
- *Le fruit est aveugle c'est l'arbre qui voit.*
- *La poésie est de toutes les eaux claires celle qui s'attarde le moins aux reflets de ses ponts.*
- *A chaque effondrement des preuves, le poète répond par une salve d'avenir.*
- *Serre ton bonheur, impose ta chance et va vers ton risque : à te regarder, ils s'habitueront.*

Vous serez une part de la saveur du fruit.

CONFERENCE SUR LA POESIE **Poésie avant pédagogie !**

Je voudrais vous proposer quelques principes d'action et puis très vite, entrer dans le débat et répondre à des questions peut-être très précises.

D'abord un principe fondateur : si l'on considère la poésie du point de vue de ce qu'on a pu dire ce matin, on considère donc qu'elle est essentielle dans la construction de l'individu, qu'elle sert à construire des consciences critiques, ouvertes, libres, dynamiques, en mouvement, et si l'on considère que c'est à ce lieu-là que ça se passe, on voit bien que le parti pris éthique prime le parti pris esthétique ; ce qui importe donc, c'est de considérer la poésie dans la classe, non pas comme un lieu de savoirs et de savoirs culturels, mais avant tout comme un lieu d'éducation, d'éducation de la conscience, du rapport à l'autre, de la place de soi dans la société, etc.

Cela est essentiel et il faut le prendre en compte. Si l'on ne considère pas la poésie comme un facteur premier, avec les autres arts, de **l'ouverture de la conscience**, on ne fera jamais ce qu'il faut dans les classes. Il faut se permettre de prendre du temps, d'inscrire la poésie dans les activités normales et régulières de la classe, il faut être convaincu du fait que c'est quelque chose dont ne peut pas se passer.

Pour être convaincu que la poésie est essentielle pour l'enfant, il faut **en être convaincu pour soi**, comme personne adulte, en dehors de sa fonction de pédagogue. Il faudrait que vous éprouviez pour vous-même, si vous ne l'avez pas éprouvé auparavant, que la poésie est quelque chose qui vous aide à mieux vivre, à vivre plus peut-être, et à être dans une compréhension du monde, pas plus sereine peut-être, sûrement même, mais plus riche.

Comment vous convaincre de cela ? Personnellement, je peux témoigner que la poésie m'habite pour cette raison (et pas du tout pour faire des citations brillantes à un moment donné), que la poésie pour moi, c'est un argument de vie et un argument de pensée. Je peux en témoigner mais je ne peux pas vous dire : « Il faut que ce soit pareil pour vous » ! Je souhaite que cela soit pareil pour tous, comme je souhaite que tout le monde soit nourri du geste artistique, au sens large, et éprouve ce que **le geste artistique apporte d'accroissement de l'existence. Cela ne s'éprouve que dans l'expérience personnelle.** Il faut lire de la poésie pour vous-même, c'est-à-dire sans penser à l'enjeu pédagogique, de façon libre, insolente, impertinente, sans vous soucier de lire les préfaces, les exégèses, les gloses, etc., en y prenant ce qui doit vous émouvoir, au sens propre du terme (du latin « movere » = qui bouge, le mouvement ; le mot « émotion » en ancien français c'était « émeute » et donc quand on parle d'émotion, on peut parler d'émeute en nous). Il faudrait que vous ayez accès à cette émotion radicale et fondatrice que procure, à côté d'autres arts et de leur pratique, la poésie...

Avant donc de parler des actions dans la classe, ce qui est fondateur c'est de **vous former vous-même.** Bien sûr, il peut y avoir des stages de formation continue, mais la meilleure formation c'est celle que vous faites pour vous-même et elle est simple. Elle consiste à faire le pas d'aller emprunter des livres dans des bibliothèques, acheter des livres dans des librairies et de lire avec curiosité et générosité, lire le plus possible de poésie. Bien sûr, vous avez beaucoup d'autres obligations dans votre existence, mais il faut que cela passe par là. Il faut que vous ayez une fréquentation relativement suivie de la poésie et que vous lisiez de tout...

De la poésie classique... ou que vous la relisiez... car qui lit Victor Hugo pour le plaisir ? Qui a lu Victor Hugo en dehors d'un manuel scolaire ? Ces grands poètes qu'on a « traversés » dans notre scolarité et dans lesquels on n'a pas pris le temps d'habiter. Je dis Victor Hugo ou un autre classique : prendre un poème parmi d'autres, ne pas tout lire, mais un poème comme ça quand ça nous prend ; dans une fréquentation qui doit être gratuite. Vous lisez trois vers d'un poète, cela suffit pour nourrir une journée, parfois beaucoup plus. Moi je fais comme ça, je le dis franchement, très directement et j'en suis heureux. Je ne prends pas de gros livres de poésie que j'étudierais un stylo à la main, jamais ! Cela a sa fonction, mais c'est autre chose. La vraie lecture de la poésie, elle est dans cette liberté, absolument intransigeante. Vous n'avez de compte à rendre à personne pour la lecture que vous faites. Vous avez le droit d'aimer ou de ne pas aimer. Vous avez le droit d'être agacé, même si c'est un « grand » poète ou qu'on dit tel ! Vous avez le droit de dire : ce qu'il dit là, ça ne me concerne pas. Mais essayez de vous donner ce luxe, et c'est un plaisir immense, croyez-moi, de parcourir la poésie universelle, dans l'histoire et dans le contemporain aussi, et dans des langues différentes, en traduction (même si on y perd un peu quelque chose. Mais si vous lisez Pablo Neruda en traduction, il n'est pas nécessaire de lire dix poèmes pour comprendre que c'est beaucoup mieux que beaucoup d'autres choses ! Que sa vision du monde, sa force d'évocation passent à travers la traduction. Donc, pas de scrupules avec des traductions). Lisez de tout. Soyez des lecteurs gourmands, vous n'êtes pas obligés de vous imposer des pensums. Si ce que vous lisez, vous met mal à l'aise ou vous est hostile, vous n'êtes pas obligé de continuer. Ou alors vous pouvez vous dire : si cette poésie m'agace, c'est qu'elle a quelque chose à voir avec moi peut-être ! Parce que, ce qui a quelque chose à voir avec nous, ce n'est pas forcément dans une sorte d'adhésion immédiate ; il faut peut-être même se méfier des adhésions immédiates. Il faut en tous cas, être assez mobile. On peut être parfois rebuté par des poètes et justement c'est pour cela qu'ils nous intriguent et nous intéressent... c'est comme les comédies américaines au cinéma...

J'insiste là-dessus parce que ce qui doit fonder votre geste pédagogique c'est d'abord **votre propre perception de la poésie** et votre bien-être dans la poésie.

Ensuite, une fois que cela est acquis, tranquillement, sans hâte, après on se dit : alors dans la classe, qu'est-ce qu'on fait ? Ce qu'il faut, c'est récuser la demi-heure de récitation hebdomadaire qui tiendrait lieu de la pédagogie de la poésie. Quand je dis cela, je ne dévalue pas, je ne conteste pas le rôle essentiel de la diction du poème. Mais la **pédagogie de la poésie ne peut se réduire** à ce moment-là. Et ensuite, si on parle de la diction du poème, il faut savoir ce qu'on fait. Le mode traditionnel de la récitation n'est pas celui qui convient. Il n'a pas donné de résultats : depuis que l'école existe, souvent la poésie en primaire, voire en collège se résume à la récitation... et la **récitation ne produit pas des lecteurs de poésie** à l'âge adulte. Puisqu'on passe tous par la récitation et puis on ne lit plus de poésie après... Donc, il y a quelque chose qui ne se passe pas au fond, dans l'acte d'apprendre par cœur et de lire des poèmes devant les autres. Cela ne laisse pas de traces profondes. Qu'est-ce que c'est qu'une culture qui ne laisserait pas de suite ?

Je propose qu'on soit plus ambitieux que cela. Que l'on construise la pédagogie de la poésie en considérant que c'est un des fondements de l'enseignement de la maternelle au primaire, qu'à travers ça on touche évidemment tout ce qui concerne la conscience, toutes les représentations du monde, les compréhensions diverses qu'on a de son environnement, et on touche aussi à la

langue, et à toutes les manifestations de la langue, des plus académiques aux plus improbables.

Que va-t-on faire donc ? On organiserait les choses selon trois axes... (suite au n°4)

CONFERENCE SUR LA POESIE

Poésie et pédagogie

On peut organiser les choses selon trois axes :

- 1 *Familiarisation* avec le fait poétique, par la *lecture* essentiellement
- 2 l'écriture de la poésie, et là il va falloir qu'on distingue de façon très ferme, les *jeux d'écriture* poétique et *l'écriture de poème* proprement dite (Est-ce qu'on peut faire écrire des poèmes aux enfants ? Quelle valeur, quel statut on leur donne ? Comment on s'y prend ? Comment vous intervenez ou vous n'intervenez pas ?)
- 3 la *diction du poème*, qui est un axe à part entière, évidemment, mais ni plus ni moins que les deux autres.

Alors si vous voulez, je reprends ces trois axes et je fais des propositions concrètes...

1/ **Familiarisation avec le fait poétique**

Il s'agit de rendre familier aux enfants, ce mode particulier d'expression du monde, de la pensée, des rapports de soi au monde, qu'incarne la poésie. Il faudrait faire en sorte que le langage poétique devienne un langage qui soit dans le quotidien, à côté d'autres langages. Et donc, concrètement, cela veut dire quoi ? Cela signifie **qu'il faut problématiser la notion de poésie**. Faire en sorte de proposer aux enfants un répertoire si vaste, si large, si contradictoire à l'intérieur de lui-même, qu'il ne dise pas aux enfants : « la poésie c'est ça », mais qu'il suscite chez les enfants, la question perpétuelle : « Qu'est-ce que la poésie ? » Qu'il n'y ait que des réponses provisoires, toujours révocables, qui nous portent toujours en avant dans la compréhension de ce qu'est la poésie. Car la poésie ne se laisse pas enfermer dans une définition et c'est sa richesse. Les formes poétiques sont multiples : la prose, le vers libre ; l'aphorisme, le proverbe ou le dicton assument la poésie autant que le poème stricto sensu.

Donc, il faut que vous proposiez aux enfants des textes qui les déroutent d'une certaine façon, c'est-à-dire qui leur fassent entendre sous le titre de poèmes, des choses très différentes. Ils peuvent réagir, s'ils ont déjà inscrit en eux et construit une représentation close de la poésie, ce qui se fait très vite, notamment à travers l'usage de la comptine en maternelle, dont on dit que c'est la poésie. Ils se font très vite une **image close** de la poésie, alors vous leur lisez autre chose et ils vous disent : « Ce n'est pas de la poésie ce que vous nous lisez là ! » Mais il faut contester leur représentation et leur dire que ce n'est pas grave de ne pas savoir tout de la poésie, que cela se gagne petit à petit... C'est d'être dans cet **éveil perpétuel** à la question : qu'est-ce qu'un poème ?

Pour cela, il faut **commencer par des lectures de poésie**, fondées sur la **diversité**, sur la **fréquence** et la **régularité**.

Premier dispositif : dans toutes les écoles de France, il faudrait lire par exemple, dès la maternelle et le primaire, un **poème par jour**. Si vous ne faisiez que cela, vous feriez l'essentiel. Parce qu'un enfant qui entend un poème chaque jour, dans la classe, et un poème différent à chaque fois, d'époque différente, de nature différente, de forme différente, alors il enrichit extraordinairement sa compréhension de ce qu'est la poésie. Et il faudrait que vous n'hésitez pas à solliciter les tons et les registres différents... La poésie est grave, cela ne veut pas dire qu'elle est toujours sérieuse. Le grave peut passer aussi par l'humour, le rire. Bien souvent lorsque les

poètes sollicitent l'humour, c'est pour parler de choses graves : la mort, la peur de la maladie, de douleurs, de conflits, etc. C'est une autre manière de parler de la gravité de l'existence... Du rire pour le rire, je ne crois pas que cela existe dans la poésie... L'humour dans la poésie sert aussi à contester le langage, ce qui est encore plus provocateur pour nous enseignants qui devons enseigner la norme du langage... Le poète qui joue avec la langue, est sans arrêt dans la transgression, dans la provocation. C'est vrai de Max Jacob, de Raymond Devos, de Desproges, Rabelais, Queneau, etc.

Donc lire un poème aux enfants, chaque jour, **dans le plus grand dénuement pédagogique**, c'est-à-dire : on dit aux enfants, « c'est un cadeau », c'est gratuit, je vous lis un poème, pas de discours avant, pas de discours après. On dit le nom de l'auteur, dans quel livre on l'a pris, mais pas d'explication de texte, pas de commentaire. On propose aux enfants, c'est tout, on n'attend pas qu'ils réagissent. Parce que la réaction au poème a tous les droits d'être **intérieure** et de ne pas s'extérioriser, parce qu'elle peut être lente, à retardement. Il faut **éviter ici ce besoin d'évaluation** dans lequel nous sommes trop souvent. Il faut imaginer que l'effet du poème peut être un effet à long terme, que l'évaluation est complexe, diffuse et qu'elle ne peut pas être immédiate.

Donc, on propose aux enfants d'abord cette lecture-là (il y a d'autres modalités) mais ça déjà, une lecture d'un poème **par vous**, quel que soit l'âge des enfants. Là, je parle d'une lecture magistrale, c'est-à-dire cette lecture qui maîtrise la simple mécanique du déchiffrage et de l'oralisation, de façon à ce que le texte parvienne aux enfants ; sans avoir de scrupules, car vous êtes enseignants, vous avez l'habitude de la parole, vous êtes tout à fait capables de lire un poème. Il n'y a pas besoin pour lire un poème, dans ce cadre-là, de faire du spectacle. Vous pouvez tous ici prendre le temps d'une lecture simple, directe. Evitez les effets d'interprétation car tout effet d'interprétation chasse l'auditeur de sa propre lecture. Si vous caractérisez trop par votre interprétation la lecture du poème, alors l'enfant est obligé d'admettre votre lecture et d'une certaine façon, vous imposez votre propre émotion du poème qui ne sera pas forcément la sienne. Donc lisez en « médiateur », en passeur.

Ensuite, il faudrait mettre en place des **moments de lecture plus conséquents** (une fois par semaine) : cela peut aller de dix à vingt minutes, par exemple. Ces moments-là sont encore dans cette proposition de faire entendre la poésie dans sa variété. Cela peut se faire *selon deux modalités* : cela peut être encore vous qui assumiez ça (je proposerais que vous alliez soit dans un coin de la classe, les enfants étant assis par terre) soit dans un coin de B.C.D, etc... les enfants sont assis comme ils le souhaitent, ils peuvent fermer les yeux, tourner le dos, peu importe, car ce qu'il faut éduquer ici, c'est **l'écoute** et l'écoute **suppose la liberté du corps** contrairement à ce qu'on imposait autrefois lorsqu'on demandait aux enfants de se tenir droits, etc... mais par contre, **exiger l'immobilité et le silence** ; ou des groupes d'enfants peuvent prendre en charge ces moments de lecture dès qu'ils oralisent correctement (en CE2 ou CE1 peut-être) et on peut faire en sorte que toutes les semaines, 4 ou 5 enfants de la classe aient en responsabilité ce moment de lecture et on peut préparer cela en atelier de lecture. On exige alors la même chose d'eux : que leur diction soit minimale, qu'on entende le texte, qu'ils ne le lisent pas trop vite, qu'ils articulent bien ; on ne leur demande pas plus.

Ces moments de lecture peuvent être fondés sur plusieurs principes : par exemple, cela peut être une **anthologie** en vrac, une variété de poèmes pourquoi pas, sans autre indication. Cela peut aussi être **thématique**, c'est ce qui se fait

souvent *mais je vous mets en garde contre* les thématiques en poésie. Qu'est-ce que le thème d'un poème ? Même si les explications de texte nous ont conduits souvent à dégager le thème d'un poème, il n'y a rien de pire peut-être ! Parce que le thème du poème, c'est sûrement la chose qui se cherche dans la lecture et le désigner, c'est peut-être l'enfermer dans une toute petite part de lui-même, c'est le trahir d'une certaine façon, c'est trahir sa polysémie ; et puis il y a le thème apparent, mais aussi le thème profond, etc. Donc méfions-nous du regroupement thématique ...mais cependant on ne peut l'exclure complètement.

Ensuite on peut faire un moment de lecture autour d'une **forme poétique**, pourquoi pas ! On ne lit que du poème classique versifié, que des sonnets, ou que de l'octosyllabe, ou que des fables, ou des poèmes en vers brefs à la manière contemporaine (voir Guillevic), ou de la poésie en prose, des pantoums malais, des haïkus, etc. Au fur et à mesure des mois, les enfants auraient ainsi dans l'oreille une variété formelle.

Ensuite, ça peut être le parti pris de rassembler les poèmes selon un **registre** ; c'est-à-dire comme dans la collection Albin Michel : une poésie de révolte, de la douceur, une poésie de la tristesse, de la nostalgie, selon des tons si vous voulez. Ce ne sont pas tout à fait des thèmes, plutôt des tonalités. Cela peut être la poésie d'humour, au sens large du terme.

Et puis il y a encore une autre manière de faire que je vous recommande vivement, c'est de faire pendant un quart d'heure/vingt minutes une **lecture autour d'un poète**... On parcourt un recueil d'un poète durant un quart d'heure. C'est à mon avis très important.

Ensuite on peut imaginer d'autres dispositifs qui sont **l'affichage de poèmes** par exemple, qui permet de rendre la poésie présente au quotidien et de laisser la lecture, à l'initiative des enfants. Je proposerais que dans toutes les classes de France il y ait, aux murs, des poèmes : des poèmes recopiés par des enfants ou par le maître si les enfants ne sont pas encore en âge de le faire ; des poèmes entiers ou des fragments de poème ; trois ou quatre vers même parfois. Et que ce soit donné comme une proposition : les enfants regardent quand ils en ont envie, comme ils regarderaient à travers la fenêtre. Et qu'on n'en fasse pas forcément le lieu d'un apprentissage, non c'est donné comme ça ! Cet affichage n'a bien sûr d'intérêt que s'il est renouvelé régulièrement. Voilà encore un travail d'atelier de lecture au sens concret. Par exemple, vous demandez à une équipe d'élèves de prendre en charge l'affichage pour les trois semaines qui viennent. Pendant ces trois semaines, un autre groupe d'élèves préparent l'affichage suivant. De relais en relais, tout le monde, à un moment est responsable de l'affichage de la classe. Et là encore, il faut qu'on pense à la plus grande variété des modalités : les poèmes peuvent être écrits au feutre, tirés sur traitement de texte, liés aux arts plastiques avec un vrai travail d'habillement du poème...

Ensuite on peut proposer aux enfants un **fichier de poèmes**, ce qui a déjà cours dans certaines classes d'ailleurs. Sur des feuilles cartonnées, on écrit des poèmes en donnant toujours la référence bibliographique. Le Maître peut commencer ce fichier, en mettant dans la boîte dix poèmes par exemple, en disant aux enfants qu'ils ont aussi la possibilité de le faire quand ils le veulent. Chaque enfant met dans la boîte le poème ou le fragment de poème qu'il aime et qu'il a envie de faire partager aux autres. C'est simple et quand ça marche, la boîte s'enrichit. On n'est pas obligé de le faire à un rythme régulier, c'est libre.. En même temps il faut que chacun puisse avoir accès à cette boîte quand il veut et qu'il puisse emmener la

fiche poème avec lui, chez lui, éventuellement. Si elle se perd, si elle se déchire, ce n'est pas très grave.

Une autre disposition pourrait être la **corbeille à poèmes**. Il s'agit de photocopier des poèmes et de proposer plusieurs poèmes en dix exemplaires chacun : quatre, cinq poèmes en dix exemplaires. Et les enfants s'en emparent en libre service. Ils prennent le poème qu'ils ont envie de prendre et la feuille leur appartient, ils n'ont pas besoin de la rendre. Ils l'emportent avec eux, ils en font ce qu'ils veulent. Ils peuvent ne pas prendre dans cette corbeille évidemment, mais ils ont à leur disposition de la poésie qu'on renouvelle régulièrement. On joue sur la curiosité et l'attente des enfants. Assez régulièrement, on met de nouveaux poèmes.

Voilà, tout ce qui permet à l'enfant de s'approprier le poème et d'y faire son chemin personnel, c'est bien.

Voilà un certain nombre de dispositifs qui doivent accompagner la présence de livres de poèmes dans la classe. Le **livre de poèmes** en tant que tel, doit être **en permanence présent dans un endroit de la classe**. Dans la BCD sûrement, et là il faudrait réfléchir à la façon dont le fond de BCD est nourri et je vous donnerai tout à l'heure quelques pistes bibliographiques, mais enfin ce qu'il faudrait c'est que les enfants aient à leur disposition des recueils de poèmes, des anthologies qu'ils parcourent... je crois beaucoup à la présence du livre de poésie même si apparaissent aujourd'hui d'autres supports (en ce qui concerne le Cédérom, je n'en connais qu'un, celui de Alain Boudet documentaliste dans la Sarthe, « Le promenoir vert », le premier dans le genre sur la poésie contemporaine, à destination de la jeunesse ; c'est un outil qu'on peut solliciter). Pour le moment, il n'y a pas beaucoup d'autres propositions dans ce domaine mais vous pouvez rendre présent le livre de poésie et d'ailleurs je vous conseille, le plus souvent possible, de lire des poèmes **avec le livre en mains**.....

Ensuite, toujours dans ce premier point qui est « lecture et familiarisation avec le fait poétique », il y aura tout ce qui peut relever de la **rencontre avec le poète** et de la réflexion autour du **statut du poète**. Car il y a l'image qu'on a de la poésie et celle qu'on a du poète. Et là, il est très important aussi que les enfants rencontrent des poètes : vous savez que pour beaucoup d'enfants, « le poète, il est mort ! », il n'existe pas, c'est un dieu sur son nuage... Leurs représentations sont terriblement stéréotypées, c'est terrible d'ailleurs ! Le poète, ou il est très vieux ou mort, et il est toujours un peu farfelu... ce n'est pas un type ordinaire et cette façon mythique de représenter le poète, est une mauvaise chose car ça éloigne le poète de l'enfant. Il faut dire aux enfants que le poète vit comme tout le monde ; ce sont des hommes et des femmes, ils ont un âge variable, ils ont un métier souvent parce qu'on ne vit pas que de poésie, etc. Et il y a des morts et des vivants, des jeunes et des vieux, etc. Donc, rencontrer un poète ou **correspondre** avec lui, c'est quelque chose qui doit être dans vos préoccupations...

Vous pouvez très bien faire une classe à P.A.C autour de la poésie, donc obtenir un financement qui aura pour but d'aider à la venue d'intervenant dans la classe.

Voilà pour la familiarisation avec la poésie.

Maintenant, *avant de parler de l'écriture*, je vais parler de cet outil essentiel qu'est **le livre. Quels poètes et quels livres ?**

Quels poètes ? Je vous ai dit, des poètes de **toutes sortes, de toutes les époques, de toutes les nationalités**.

Parlons de la différence entre **poésie pour adulte et poésie pour la jeunesse**. On entre dans un débat compliqué... La poésie pour la jeunesse existe depuis longtemps mais il existe aussi beaucoup de poèmes qui ne sont pas destinés à la jeunesse et qu'on lui fait lire : « Demain dès l'aube » n'a pas été écrit pour la jeunesse, ni les Fables de La Fontaine ainsi que d'autres poèmes étudiés en primaire... Dans cette littérature, il y a le pire et le meilleur. Mais il y a beaucoup plus souvent le pire que le meilleur. La poésie pour la jeunesse, même quand elle a été écrite par des poètes tout à fait estimés, importants, a souvent été une poésie dévaluée. Comme si le poète lorsqu'il écrit pour les enfants, en voulant se mettre tellement à la portée des enfants, perdait en chemin la poésie. Il va vers une si grande simplification qu'il oublie le mystère de la poésie, la complexité de la langue. Or ce qui fait la poésie, c'est ça : l'opacité du texte, la complexité de la langue. Si vous gomez ça, vous gomez la poésie. Donc on arrive à des ersatz de poésie, à des fadaises qui peuvent séduire superficiellement les enfants mais qui ne laissent aucune trace et qui ne peuvent pas provoquer tout ce dont je parlais ce matin. Donc, il faut se méfier : même de grands poètes ont écrit des poèmes très faibles pour la jeunesse et souvent il vaut mieux lire des poèmes qu'ils ont écrits pour les adultes et qui sont recevables par des enfants, même en maternelle. Si vous n'êtes plus culpabilisés par la question « Est-ce qu'il va comprendre, est-ce qu'il ne va pas comprendre ? », alors vous aurez une plus grande liberté d'action et vous n'hésitez pas à donner des textes complexes où les enfants feront leur chemin. Vous savez, **les enfants n'ont pas peur du mystère**, ils ont moins peur que nous de ne pas comprendre, si on ne les culpabilise pas. Ils ont plus de mystère dans leur monde et dans leur environnement que nous.

Il faut avoir une grande liberté, lire de la poésie, puisée dans le répertoire ordinaire de la poésie. Qu'est-ce qui pourrait constituer un empêchement ? Une trop grande complexité lexicale et syntaxique, des effets de langue si complexes qu'ils mettraient les enfants hors de portée ? Mais à ce moment-là, il faut se méfier car La Fontaine, il n'y a pas plus complexe, du point de vue de la langue pour un enfant d'aujourd'hui. D'abord, il écrivait pour des adultes ; sa prosodie est très complexe, la langue est archaïque, sa syntaxe est « chantournée » comme toute syntaxe de forme classique parce qu'il faut qu'elle se plie à la rythmique imposée... Je ne dis pas qu'il faut exclure La Fontaine, mais je veux dire que si on admet cette complexité avec La Fontaine, il faut l'admettre pour la poésie contemporaine, le XIX^e siècle, etc.

Après, ce qui pourrait être exclu évidemment, c'est aussi ce qui peut choquer l'enfant, le heurter violemment. Evidemment, on ne va pas lire de poésie érotique aux enfants, mais est-ce que ça vaut la peine d'être dit ? Cela tombe sous le sens !

Par contre, il ne faut pas s'interdire de lire des poèmes qui traitent de l'amour, de la mort, de la révolte, du sens du monde, etc. j'en ai déjà parlé.

Ensuite, en ce qui concerne toujours les supports de lecture, je continue sur la poésie de jeunesse : il y a aujourd'hui une meilleure proposition qu'il y a une quinzaine d'années. On trouve aujourd'hui des poètes qui ont écrit pour la jeunesse en ayant cette réflexion, en se disant « je ne veux pas affadir ma poésie parce que j'écris pour les jeunes ; je fais confiance aux jeunes et à leurs capacités de réflexion ». Et là, vous avez quelques collections de référence que je vais citer...

Mais auparavant, il n'y a pas non plus que le problème de la langue, il y a aussi le **problème du thème**. Il existe des poètes qui ont écrit de la poésie pour la jeunesse, en prenant soin par exemple de ne pas leur parler seulement des animaux ! Le nombre de poèmes pour la jeunesse qui parlent des animaux, c'est incroyable ! Cela me met hors de moi : comme si le monde des enfants était réduit

au monde animal ! Cela veut dire qu'on surinvestit le rapport affectif de l'enfant à l'animal ; soit, mais ce n'est pas le tout de la vie de l'enfant, et moins aujourd'hui dans un monde urbain que dans le monde rural d'autrefois ; et ensuite, si on privilégie ce thème, on en exclut beaucoup d'autres plus importants pour l'enfant.

Les collections pour la Jeunesse qui font référence aujourd'hui, qui peuvent vous donner matière à travailler c'est d'abord :

- la collection « Poèmes pour grandir » de Cheyne Editeur qui offre maintenant plus d'une vingtaine de titres (deux titres par an) ; ce sont des recueils de poèmes pour la jeunesse, d'auteurs contemporains ; il y a une grande exigence dans l'écriture et en plus, un travail d'illustration sur l'objet livre qui est pertinent ; l'illustration ici, au lieu d'être figurative, est plutôt dans la connotation, dans l'accompagnement, dans ce que Picasso ou Braque appelaient « l'enluminure » pour les poèmes, des effets de couleur, de formes qui n'indiquent pas aux enfants le sens du poème mais évoquent une ambiance, créent une sorte de sympathie entre l'image et la tonalité du poème...
- etc.(voir liste)

Après vous avez les anthologies. Mais j'ai fait exprès de parler d'abord des recueils. Parce que voilà... L'anthologie a sa place dans la classe mais on a vécu une période jusqu'à maintenant où on ne traitait la poésie qu'à travers les anthologies. Et ça, c'est dommage. Il faut absolument que vous sollicitiez autre chose que des anthologies. Parce que l'anthologie a cet inconvénient de ne pas mettre l'enfant, en face de l'écriture et de l'univers d'un poète. Un poème, ce n'est pas assez pour ça. Et on se prive d'investir profondément dans la durée l'univers d'un poète. C'est pour cette raison que je vous disais tout à l'heure qu'il faut faire des moments de lecture un peu longs dans la traversée d'un recueil car à ce moment-là, on comprend ce que c'est que l'univers d'un poète. Qu'il a sa langue propre, sa poétique, ses préoccupations propres... Ce n'est pas sur un poème qu'on peut juger cela ! Une anthologie c'est du zapping, on passe d'un univers à un autre, etc. avec des classements thématiques contestables. Donc des anthologies, oui, de temps en temps, c'est un bon outil pour vous aussi si vous faites la lecture d'un poème par jour par exemple ; mais ne vous en contentez pas et allez le plus possible vers des recueils de poèmes.

En ce qui concerne le recueil de poèmes, je dois dire avant de revenir sur l'anthologie, que vous pouvez mettre sur pied, dès le cycle 2, des **lectures suivies de recueils de poèmes** ; pourquoi ne pas faire avec les poèmes ce qu'on fait avec le récit, l'album ou le roman ? Rester trois semaines par exemple sur un recueil de poèmes, avec une à deux séquences de lecture par semaine, ce qui fait six séquences. On aborde alors la lecture sous toutes ses formes ; il s'agit bien sûr d'observer l'objet livre, de faire comme vous savez des remarques sur l'auteur, l'éditeur, la collection : ce qu'on fait avec un livre de littérature de jeunesse pour inscrire un savoir dans ce domaine-là ; mais aussi faire un travail sur **les** thématiques qu'on traverse, sur le **lexique**, les récurrences dans le lexique qui sont simples, qui sont faites de constatations, de constantes ; par exemple, ce poète écrit-il avec des vers très longs ou courts, avec des strophes ou pas, une rythmique très vive et très dense ou au contraire déployée, on peut faire tout cela avec des enfants de CP/CE et c'est passionnant parce que cela devient **un plaisir de nommer les choses**... Ou

bien, on travaille sur la table des matières ; on fait entrer les enfants, non pas par les poèmes mais par leur titre ; qu'est-ce qui est constant ?

Vous voyez comment on peut faire sans être dans un formalisme, un technicisme, une exégèse violente, au-delà de la familiarisation avec la poésie, déjà un pas en avant qui permet d'avoir un regard plus investi, plus soutenu, collectivement, sans vouloir impliquer un savoir dogmatique ; on amène les enfants à observer les variations formelles et thématiques et les univers des poètes.

Voilà ce que je voulais dire très rapidement sur la lecture suivie de recueils de poésie ; j'espère que cela va se généraliser dans les classes.

Je reviens aux anthologies pour citer quelques titres d'anthologies...

Il y en a de très bonnes aux éditions Rue du Monde, vous en avez quatre, parues récemment

- « Cour couleurs »
- « Tour de terre en poésies » qui présente l'énorme avantage d'ouvrir à la poésie étrangère avec à chaque fois, des poèmes en langue d'origine accompagnés de leur traduction
- une collection qui s'intitule « Naturellement » qui est un autre regard sur la nature, pour sortir des stéréotypes
- et puis une autre sur l'humour, « Le tireur de langue ».

Vous avez aussi des anthologies anciennes mais qui sont toujours valables aux éditions Ouvrières, reprises par les éditions de l'Atelier ; par exemple : « La nouvelle guirlande de Julie » qui date de plus de vingt ans mais que je trouve toujours pertinente.

Ensuite, vous avez Le Livre de Poche Jeunesse qui propose beaucoup d'anthologies, pas toutes d'égale valeur. Il y en a une par exemple sur le sport, qui n'est pas très fameuse à mon avis. Sur quel vécu cela s'appuie, je n'en sais rien, les poètes ne sont en général pas de grands sportifs... c'est de la poésie de commande...

Vous avez aussi une anthologie intéressante chez Milan qui s'intitule : « Mille ans de poésies ». C'est pas mal du tout.

J'en oublie sûrement, mais il y a de quoi faire...

Alors, on peut s'arrêter là pour ce qui est de la familiarisation avec la lecture de poèmes, on peut souffler un peu et débattre autour de la poésie, après on parlera de l'écriture et de la diction...

Y a-t-il des questions ?

Une auditrice : Vous avez dit qu'on pouvait lire n'importe quel poème ; moi j'ai envie de dire qu'on peut lire n'importe quel poème, à partir du moment où il nous parle à nous ! Je ne me vois pas lire un poème qui ne me dit rien du tout !

J.P. Siméon : Alors, voilà une bonne question qui n'est pas facile à résoudre ; d'une certaine façon, je comprends ce que vous dites et d'une autre façon, je ne peux pas l'admettre en tant que pédagogue ! Je vous comprends parce qu'on a envie de témoigner de ce qu'on aime et on ne témoigne jamais si bien que de ce que l'on aime. C'est vrai pour tous les domaines, pas seulement pour ce qui est de la poésie.

Vous êtes une personne avec son humanité : je crois beaucoup que, dans l'enseignement on a encore la personne derrière la fonction ; on reste la personne donc, vous avez le droit de manifester ce que vous êtes, et donc de manifester vos

grandes passions poétiques ou en tout cas vos choix ; c'est bien par l'enthousiasme qu'on sentira l'adhésion que vous aurez émotivement au poème ; cela parlera aux enfants et je crois qu'il ne faut pas se priver de ça ! On n'est pas des machines, on est des êtres humains et on doit l'être pour les enfants.

Mais il y a la fonction de pédagogue. Et là, il faut prendre en compte ce que j'ai dit sur la pédagogie de la poésie. Votre rôle, c'est quand même **un rôle de médiation**, c'est **faire connaître aux enfants l'amplitude du répertoire poétique**. Parce que cette poésie qui vous émeut, qui vous touche vous, il y a de grandes chances que ce soit dans une certaine tonalité, un certain registre. Et alors si vous ne lisez qu'à partir de votre désir propre, vous n'accomplissez pas votre fonction qui est de donner à l'ensemble des élèves, la capacité de trouver où est leur tonalité à eux, qui n'est pas forcément la vôtre.

La même auditrice : Oui mais cette année, ils sont avec moi, ils entendent tel style parce que c'est ce qui me plaît, qui me parle, et l'année d'après, ils vont être avec un autre collègue qui va leur présenter autre chose, différemment, et ainsi ils entendent différentes sortes de poésies, comme ils verront différents styles de tableaux en peinture...

Jean-Pierre Siméon : Vous avez raison, je ne peux rien objecter à votre réponse ; heureusement que les enfants passent entre des mains différentes ! Mais ce n'est pas toujours le cas, cela dépend des écoles ; s'ils sont en classe unique par exemple ! Ceci dit à mon avis, l'année où ils n'auraient que vous et vos goûts, vous allez exclure quand même une bonne part des enfants qui ne se retrouveront pas dans votre propre adhésion... Donc je vous incite, mais c'est mon point de vue, à bien marquer votre propre attachement et à le manifester sans vergogne, et en même temps à vous donner ce scrupule de conscience de lire d'autres poétiques.

D'autres questions ? .. Mais je n'ai pas encore parlé de la maternelle. Je voudrais dire un mot sur ce sujet...

En maternelle, à la fois il se fait beaucoup de choses dans le domaine de tout ce qui est expression culturelle et artistique, et en même temps du point de vue de la poésie, il y a souvent un grand malentendu. C'est qu'on croit avoir assumé son rôle du point de vue de la poésie, à travers la **comptine**.

Il faut que ce soit très clair ici, pour ne pas avoir l'air encore indûment provocant ! La comptine a sa place à l'école maternelle. Moi qui suis formateur en I.U.F.M., prof. de lettres, je ne vais pas vous dire le contraire. La comptine a beaucoup d'objectifs, d'ailleurs assez variés : apprentissage du rythme, des sonorités, de la lecture, de l'articulation, le souffle ; enfin il y a beaucoup de choses qui sont liées au geste psychomoteur ; et en même temps, une familiarisation avec un imaginaire, un univers fantaisiste, ludique et une approche d'un usage insensé, au sens propre de la langue, à côté du langage fonctionnel, structuré déjà... Mais ceci dit, la comptine n'est qu'un cas très particulier de la poésie. C'est comme si vous pensiez assumer la poésie à travers la fable seulement, ou si vous ne lisiez que des Haïkus ou que du sonnet... En maternelle et **dès la petite section**, il faut à côté de la comptine qu'il y ait de la poésie au sens plein du terme, qu'on lise des poèmes aux enfants.

Que peut-on dire encore ? Qu'à cet âge-là, jusqu'en moyenne section, ce qu'on doit **privilégier**, c'est **l'éducation à l'écoute**. En précisant que l'écoute du

poème ne ressemble à aucune autre écoute, qu'elle a une particularité très forte. On a une telle densité de langue et de représentations à travers la langue, que ça suppose une écoute particulièrement mobilisée, je dirais difficile ; ça suppose une attention, au sens le plus beau du mot attention, c'est-à-dire « tendu vers », une grande disponibilité de celui qui écoute. On ne peut pas écouter par fragments, il faut être vraiment dedans. Et donc, il faut proportionner ça aux capacités des enfants, dans l'étendue du poème, pas dans sa complexité. Je préfère qu'on lise des poèmes un peu complexes, même pour des enfants de petite section, mais que ce soient quatre ou cinq vers. En ritualisant, en disant : « voilà je vais lire de la poésie ». Et qu'ils identifient ce qu'ils vont entendre. Ils perçoivent la matière textuelle particulière qu'est le poème ; ils savent bien que ce n'est pas la même chose que le conte ou le récit d'album ou la comptine. Si vous leur lisez : « J'ai rêvé tellement fort de toi, j'ai tellement parlé, tellement marché... » etc. Ils entendent bien que c'est ailleurs que ça se passe ; c'est encore autre chose et c'est cette révélation-là qu'il faut assumer en petite, moyenne sections . A côté du récit, du conte, de la parole de tous les jours, de la parole scientifique... il y a cet autre état de la parole qui existe et qui est la poésie. Et on ne la décrit pas mais on se fonde sur la sensibilité, la « porosité » de l'enfant à ça. Et si on lit régulièrement de la poésie sous le nom de poésie et de poèmes, les enfants vont très vite intégrer ce que c'est que la poésie... Voilà, ça c'est un vrai apprentissage : on demande aux enfants d'écouter « particulièrement » ; moi j'explique ça aux petits : « pour écouter de la poésie, il faut **beaucoup de silence**, il faut être tout ouvert, laissez-vous faire » ; j'explique avec les mots qu'ils peuvent entendre à cet âge-là. Il faut une sorte d'immobilité, de suspens de tout, on crée ça, cette sorte d'événement de la parole ; donc il faut que ce soit bref parce que brièvement, ils en sont capables : quinze à vingt secondes pour la lecture de cinq à sept vers. Cela ne paraît pas grand-chose mais c'est capital, c'est autant de temps de gagné pour la suite, etc.

En **moyenne section**, on peut aller un peu plus loin ; on peut déjà avoir une approche de la poésie plus variée ; on peut **faire verbaliser** la poésie par les enfants ; comment ? Pas forcément mémoriser mais **répéter** avec vous ; ils disent avec leur bouche les mots du poème. Qu'ils arrivent à dire seulement un vers du poème... « A la place du ciel, je mettrai ton visage... » Vous dites aux enfants simplement de répéter ça, c'est tout. Pas plus ; d'abord, c'est déjà élaboré pour eux, du point de vue lexical, syntaxique. Mais ils auront déjà dans le corps, dans la bouche, cette « chose » particulière, cette rythmique, cette densité particulière de la langue.

Je pourrais en dire beaucoup plus sur la maternelle, mais là il faudrait faire une conférence A.G.I.E.M, spécifique sur l'apprentissage, le recours à la poésie en maternelle.

2/ **l'écriture de la poésie à l'Ecole**

Dans ce domaine, il y *deux modalités* qui sont aujourd'hui bien représentées : le *jeu d'écriture poétique* et *l'écriture de poème*

le jeu d'écriture poétique

La forme prototypique du jeu d'écriture poétique consiste à prendre un poème « point de départ », un poème « matrice » : on donne ensuite une consigne

d'imitation, de continuation, d'élaboration à partir du texte (imitation de structure, etc. vous connaissez ça) et puis on attend les propositions des enfants, on les consigne en script fidèle et enfin, soit on garde « *le poème* » en l'état, soit on va plus loin et on fait un travail de sélection et éventuellement d'embryon de mise en forme.

Le jeu poétique a sa place à l'Ecole maternelle et primaire. Il est **sous la forme orale jusqu'au CE 2**, et ensuite il peut être un vrai travail qui commence à toucher à l'écrit. Mais même en cycle 3, c'est pas mal de faire des jeux d'écriture poétiques oraux. Pourquoi ? Parce que ça contribue à poursuivre le **travail collectif d'élaboration**. En quoi ce dernier est-il intéressant ? Dans ce collectif s'élabore la notion de poésie, la problématisation de la poésie. Qu'est-ce qui est acceptable ou pas dans les propositions des uns et des autres ? Est-ce que c'est poétique ou pas ? Si vous refusez, vous le faites au nom de quoi, de quelle conception du poétique ? (C'est évidemment plus facile de dire ce qui ne l'est pas que ce qui l'est !)... On peut bien sûr s'interroger sur ce qui est poétique ou pas, mais il y a des moments où on est tous d'accord, des moments de consensus très forts : on sent que c'est original, en même temps ça a un pouvoir de suggestion et d'évocation que chacun peut sentir. Bien sûr entre les deux extrêmes, il y a toutes les variations, ce n'est pas simple, là il faut faire votre chemin ; mais ce que vous pouvez dire autour du poétique ici, vous, parce que vous êtes le point de référence, ça doit être nourri de vos lectures poétiques ; plus vous lirez de poésie, plus vous pourrez apprécier ; et je crois que **la vraie formation continue** pour vous, ce serait ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, de lire beaucoup de poésie. Là vous aurez des références, des points d'appui implicites.

Le jeu d'écriture poétique, pour être efficace, doit être **régulier**, relativement **fréquent**, et il n'a de sens que **dans la durée**. Faire trois semaines de jeu poétique ou en faire un peu de temps en temps comme ça, pour ma part, je n'y crois pas trop. Pourquoi n'a-t-il de sens que s'il s'élabore dans la durée ? Parce qu'il a pour fonction essentielle de faire appréhender aux enfants, de façon artificielle sans doute (mais enfin, c'est ça la pédagogie d'une certaine façon), de faire appréhender successivement, niveau par niveau, les différentes ressources du poétique.

Dans le jeu poétique, un jour on va travailler telle composante du poétique. Un jour, on travaille sur la métaphore, puis un autre jour sur la disposition spatiale, un jour sur le rythme, la longueur du vers ou le rythme à travers les strophes ou au contraire, l'éparpillement du texte, ou sur l'opposition prose et vers. A chaque fois, on touche à une partie du poétique : parce que l'enjeu d'un jeu poétique ne peut être que partiel et particulier. Donc le jeu poétique est utile comme un entraînement, une manière de **s'approprier les outils poétiques**. Mais on ne fait pas un poème à travers un jeu poétique ! Car le poème n'est pas fondé du tout sur ce processus-là de la consigne et de l'accumulation de propositions. Il ne faut donc pas valoriser plus que cela le résultat du jeu poétique et il y a eu beaucoup de malentendus à ce sujet : on a regroupé les jeux poétiques pour faire des recueils et on a dit que c'était un recueil de poèmes. Pas exactement, c'est tout simplement le témoignage d'un travail poétique dans la classe. On peut publier cela mais en disant que c'est un « témoignage » de notre recherche. C'est un travail d'atelier au sens propre : on essaie des choses et le fait de casser et de rater, c'est aussi important que le fait de réussir, on le sait bien. Le fait de comprendre ce qui n'est pas poétique, est aussi important que le contraire. Il faut donc dédramatiser l'enjeu du jeu poétique, en sachant que son objectif est limité. C'est un apprentissage au jour le jour. Il faut en faire beaucoup et plus on en fait, mieux c'est ; mais en même temps ce qui m'importe c'est la démarche, c'est l'action des enfants et c'est, à travers le jeu poétique,

d'amener au fur et à mesure des semaines, tout enfant à s'investir dans un travail d'élaboration, de créativité. (On est dans la créativité et pas dans la création, pour faire appel à une vieille distinction : on donne aux enfants les moyens d'être créatifs, on bâtit chez eux des compétences qui leur permettront ultérieurement d'écrire éventuellement des poèmes).

Pour dire encore un mot sur le jeu poétique, je voudrais ajouter encore une chose... Le jeu d'écriture poétique est oral ou écrit, peu importe, mais il faudrait surtout qu'il ne soit pas exclusivement comme on le voit trop souvent, fondé sur **l'aspect formel**. C'est-à-dire travail sur la composante sonore, rime, allitération, assonance.. bien, il faut le faire (Lorsque j'ai critiqué tout à l'heure la position de l'enfant qui dit « la poésie c'est la rime », cela ne veut pas dire que la rime ne fait pas partie de la poésie ; bien sûr, je ne suis pas dans cet excès inverse.) Il faudrait éviter la sempiternelle reprise de structure, il ne faut pas faire que ça ; travail sur le matériau phonique, sur les rythmes, la structure, ça c'est tout ce qui concerne l'appareil formel du poétique ; c'est bien, il faut le faire mais je crois que la proportion de ce que je vois dans les classes en faveur de ça, c'est trop...

On oublie le travail sur la **comparaison**, la **correspondance**, la **métaphore**, sur **l'analogie** ; parce que ça, c'est un des fondements peut-être plus essentiels encore du poétique. Qu'est-ce qui fait poétique souvent ? C'est la fonction analogique : c'est comment, pour dire une réalité, je fais appel à une autre réalité et que je les confronte. Par exemple, pour nommer une réalité indicible, quelque sentiment obscur et confus en moi, je vais solliciter une réalité visible. Ainsi, Paul Eluard qui veut parler du rire de la femme qu'il aime... Il a beaucoup à dire sur ce rire, il a tellement à dire sur ce rire, le rire de la personne dont on est éperdument amoureux... ça porte un univers, comment le dire d'un mot ? On ne peut pas. Cela ne servirait à rien de le décrire en détail, donc on va chercher le raccourci de l'image ; et à ce moment-là, on va chercher une réalité visible, tangible et connue de tous qui peut donner l'idée par suggestion de ce qui est enfoui, obscur, indicible... Et il dit : « Toi, la seule et j'entends les herbes de ton rire » Curieux comme image, n'est-ce pas ?

Avec les enfants, on devrait travailler là-dessus, de façon au moins aussi insistante ; partir de la comparaison et puis enlever le « comme » et « faire de l'image » et puis sonder les images, voire les images qui sont stéréotypées, et comment on peut sortir du stéréotype et trouver des images insolites qui éclairent des réalités ; si je parle du silence, je peux avoir des images stéréotypées comme « le marbre du silence », mais peut-être est-il plus original de parler du « chat bleu du silence » ou dire : « le silence est un chat qui dort » par exemple... Mais chacun va dire quelque chose de différent sur le silence parce que vous n'avez pas tous le même silence en vous et au moment où vous voulez parler du silence, ce n'est pas n'importe quel silence : il y a des silences tragiques et des silences heureux, etc... On peut imaginer mille images pour dire le silence : « j'entends les graviers du silence » par exemple...

Pour aller vite, il y a six **grands types** de jeux à mon avis :

- le jeu poétique qui joue sur la **désacralisation du langage**. Parce que nous, enseignants, nous sommes dans une dramatisation du langage, nous sommes les gardiens de la loi de la langue, les gendarmes de la langue, la norme ; et l'enfant le sait très bien ; depuis qu'il est tout petit, on lui dit : « ça ne se dit pas comme ça, répète » ; même avec ses parents, il est dans une surveillance perpétuelle par rapport à la langue qu'il emploie, sauf dans les lieux où il est loin des adultes (la

cour de récréation, etc.). Mais autrement, dès qu'il est dans la production de textes en classe, il est surveillé, « je ne dois pas mettre un mot à côté, attention » ; donc, le problème c'est que cela, ça fait une sur-norme qui inhibe l'enfant ou alors lui fait produire une langue conforme ; or, qu'est-ce que la poésie ? C'est la langue **anti-conformiste**. Elle est sans cesse fondée sur une transgression de la norme. Le vers, l'octosyllabe ou l'alexandrin, c'est quand même la pire des anormalités ; vous ne parlez pas en alexandrins tous les jours ! Le fait de compter les syllabes et de fonder sa parole là-dessus, c'est complètement atypique et anormal. Tout cela veut dire que pour écrire de la poésie, il faut une grande liberté. Et nous enseignants, nous avons pour mission de juguler cette liberté ; vous voyez comment on est dans un paradoxe ! On doit à la fois inscrire la norme, parce que sans intériorisation de la langue par l'enfant, il n'est pas possible que ce dernier soit intégré dans le contexte social ; mais par ailleurs, si on ne les inscrit que dans la norme, on en fait des gens au langage limité, restreint à cette norme pensée et dite parce qu'il y a une étroite correspondance entre les deux ; pour dire le monde autrement, de sa façon à soi, « sui generis », il faut sa langue à soi. Et qu'est-ce que font les poètes ? Ils font leur langue à eux, une « langue étrangère » : tout poème est une langue étrangère qu'il nous faut apprivoiser. Donc la **poésie, c'est l'antidote salubre** à notre travail et notre mission essentielle de réguler la langue de l'enfant. Il faut des jeux qui permettent de faire ce qu'on ne fait pas d'habitude.

- des jeux qui ont pour but de **sortir les enfants des imaginaires stéréotypés**, d'expérimenter des représentations du monde insolites, inattendues, voire provocantes. Là, ce sont des jeux qui permettent à l'enfant de proférer à travers des images insolites, des représentations du monde que la norme n'accepte pas... Si je dis « un chien de sable » , c'est une représentation du réel impossible. Mais être capable de formuler ça, c'est être dans ce que veut la poésie, d'autres manières de nommer la réalité... On a affaire ici à des jeux qu'on pourrait appeler **surréalistes**. Et ils sont eux-mêmes surpris d'être capables de dire ça. Et ils rigolent, pourquoi ? Ici le rire est le symptôme de « on a franchi un tabou », un rire de jubilation.
- les **jeux formels**, j'en ai parlé.
- la **métaphore, l'analogie**, j'en ai parlé
- tout ce qui relève de l'**humour**. Les humoristes nous apprennent beaucoup. Max Jacob dans le patrimoine classique par exemple ou Raymond Queneau ou Desnos, etc. On peut avec les enfants travailler là-dessus, ce qui renvoie à la dédramatisation du langage dont je parlais tout à l'heure.
- tout ce qui correspond au calligramme, à la **disposition typographique du poème**, à la représentation du signifiant, c'est-à-dire la forme du texte ; donc travail sur le support, les caractères typographiques ou manuels, sur le dessin calligraphique, sur la disposition du texte dans la page, le sens du « blanc » dans la poésie - Il est essentiel en poésie ; c'est une ponctuation, il fonde le poème autant que le reste ; « La poésie c'est sculpter le silence. »
(Guillevic); concrètement dans la page, le silence c'est le blanc. -

L'écriture de poème

1/ Est-ce qu'on peut écrire des poèmes dans la classe ? Non ! Parce que c'est scandaleux d'écrire un poème dans une classe ! C'est scandaleux d'écrire un poème

sur commande, à un moment donné. Le propre de l'écriture de la poésie, c'est d'écrire ce que je veux, quand je veux et où je veux. C'est un **acte de liberté**. Ce n'est pas pour rien que les poètes sont des rebelles, dans toutes les sociétés. Et quand il y a un coup d'état dans un pays totalitaire, qui met-on en prison d'abord ? C'est le poète ! Il y a des précédents célèbres !

Ceci dit, si la poésie est rebelle, réfractaire, le fait d'une liberté souveraine, quelle place a-t-elle dans le cercle contraint de l'Ecole ? Il faut imaginer de façon artificielle (mais tous les scénarios pédagogiques sont d'une certaine façon artificiels et ce n'est pas grave, il suffit qu'on en soit conscient) de construire dans les cadres et les régulations de la classe, l'espace de liberté qui permet au poème de s'écrire dans cette liberté-là. Cela veut dire quoi concrètement ?

Que jamais d'abord, on obligera un enfant à écrire un poème. Cela peut être une incitation, une proposition, un enjeu collectif qu'on peut promouvoir par l'enthousiasme, par une grande nourriture préalable de lectures, etc. Par contre, vous pouvez obliger à écrire des jeux poétiques : c'est autre chose, c'est un apprentissage particulier et cela relève vraiment de votre travail (apprendre les ressources poétiques de la langue à l'enfant). Par contre écrire un poème, c'est engager son univers personnel, sa vie quoi, ses « tripes » et vous ne pouvez pas obliger un enfant à faire ça. Cela relève d'un acte personnel.

2/ On peut aussi offrir aux enfants, la possibilité de participer à ce travail de création collective et de ne pas en dévoiler le contenu, de respecter cette liberté-là ; c'est-à-dire, j'écris mais je ne livre pas, je garde pour moi. Je crois qu'il faut accepter ça, sinon si vous dites « on lira tout ce que vous allez écrire », alors ça, je trouve que c'est une violence faite aux enfants, dans la mesure où on écrit vraiment un poème. D'autre part, écrire un poème, ça suppose toute liberté, je crois qu'on ne peut pas imposer de thème. Je crois que si on écrit un poème, c'est forcément pour parler à partir de soi, de son expérience propre du monde et l'on ne peut être commandé là-dessus. Et il faut que l'écriture des enfants soit appuyée sur la motivation profonde de l'enfant, la motivation puisée dans son univers intérieur.

D'une façon un peu polémique, je veux dire là que, si j'ai le plus grand respect pour la pédagogie Freinet, pour ce qu'ils ont fait pour la poésie : c'étaient les premiers à dire « la poésie est au centre des apprentissages, au cœur de l'enseignement » ; j'ai quand même un différend profond concernant « l'écriture libre » parce que cette liberté n'est assumable que s'il y a un vrai travail d'élaboration et de structuration, c'est-à-dire si on a donné les instruments pour utiliser cette liberté. Ce que je crois, c'est qu'on ne peut proposer d'écriture de poème aux enfants que si on a fait préalablement, pendant peut-être des mois, un vrai travail d'appropriation des outils poétiques. Cela veut dire qu'il n'y a pas d'écriture de poèmes, s'il n'y a pas de lecture de poèmes constante dans la classe, s'il n'y a pas une immersion des enfants dans la poésie. Il faut les plonger dans la marmite comme Obélix et sa potion magique. Il faut les imbiber de poésie parce que, plus ils auront entendu de sortes, de formes de poésies, plus ils sauront choisir là-dedans ce qui est convenable pour eux, ce qui est dans leur appétence personnelle, qui correspond à ce dont ils ont besoin. Il faut nourrir l'imaginaire car il n'y a pas un seul poète qui écrit sans lire les autres poètes. Aragon citait parfois dans ses poèmes d'autres poètes et le disait dans une note en fin de page : j'ai fait des emprunts à tel ou tel... Et même il ne devrait y avoir de jeux d'écriture poétique qu'à partir du soubassement d'une imprégnation poétique par la lecture et la fréquentation des poètes. Si vous ne faites qu'une chose, faites ça ! C'est ce qui demande pour vous le moins de mobilisation et de temps, mais c'est essentiel.

Donc l'écriture de poèmes est nourrie par les jeux d'écriture poétique pendant plusieurs mois et c'est à partir du moment où l'on a construit toute cette sensibilisation qu'on peut dire à l'enfant : « Bon eh bien maintenant, tu es devant une feuille et tu écris un poème. » Il n'y a rien de plus terrible d'être devant une feuille blanche et d'écrire un poème !

Il faut accepter ceci : l'écriture de poème est une élaboration lente et difficile. Il n'y a pas d'écriture du poème dans l'instant. Il y a un vrai travail d'élaboration. Un travail technique, des efforts à consentir sur la langue. On n'écrit pas un poème d'emblée : on peut avoir un premier jet, mais comme son nom l'indique, un **premier jet** n'est pas un poème ! On travaille à partir d'un premier jet.

On va donc dire aux enfants : « on va travailler sur la **durée** ; vous avez un, deux ou trois mois pour écrire votre poème ». Et toutes les semaines, on a par exemple une heure aux cycles 2/3, pendant laquelle ceux qui veulent écrire, écrivent. Et pour **ceux qui ne veulent pas** écrire ce jour-là, comme il faut respecter ce droit-là, on prévoira des activités de substitution : atelier de lecture ou d'écriture. Les autres écrivent : ils savent qu'ils vont écrire dans la durée, en commençant par un premier jet qu'ils reprendront ; qu'ils pourront faire des ratures (et là, c'est bien de rencontrer un poète parce qu'il pourra témoigner de cette lente élaboration), qu'ils auront ainsi plusieurs étapes du poème, qu'ils peuvent écrire un premier jet de vingt vers et ne garder que deux vers...etc. Tout cela, c'est vraiment l'appropriation de la poésie et de l'écriture poétique.

Donnez aux enfants une **chemise**, contenant des feuilles blanches ; pourquoi des feuilles blanches ? Parce que ça déscolarise : il n'y a pas les lignes. Et cela veut dire que c'est eux qui décident de la disposition du poème, des blancs entre les lignes ou pas.

On peut écrire plusieurs poèmes à la fois. C'est en général ce que font les poètes, ils écrivent plusieurs poèmes à la fois : ils commencent un poème, ils le laissent reposer, ils le reprennent trois semaines après... Tenez Joël Sadeler qui habitait à Ballon non loin d'ici et qui a fait tellement pour la jeunesse, il intervenait beaucoup dans les classes ; décédé il y a peu de temps, il disait : « Un poème c'est comme une crêpe : je fais la pâte et puis je laisse reposer un long moment et après je fais la crêpe. »... Donc, il faut du temps pour écrire un poème car dans l'instant, on fait du stéréotype, on réécrit ce qu'on a déjà entendu.

Donc voilà pour ce qui concerne l'écriture de poème.

Question d'une auditrice :

*Quelle est la place de l'**orthographe** dans la liberté d'écriture, notamment par rapport à votre idée de boîte à poèmes, par rapport aussi aux affichages dans la classe et justement par rapport à la lecture faite aux parents ou aux autres ?*

Réponse :

S'il s'agit de **poèmes affichés**, copiés par les enfants, l'orthographe doit être respectée. Au besoin, ils demandent votre aide. Comme c'est communiqué à tout le monde, l'orthographe ici est un moyen de la communication réussie. S'il s'agit de **l'élaboration écrite du poème**, du jeu d'écriture poétique ou de brouillon, cela n'a pas d'importance. Les poètes font plein de fautes d'orthographe ! Pourquoi ? Parce qu'ils se mobilisent pour tellement d'autres choses que l'orthographe (la qualité de l'image, le rythme, etc.) qu'ils relâchent leur vigilance par rapport à l'orthographe.

Autre question que je voudrais aborder maintenant : quel est le **rôle de l'enseignant dans l'écriture de poème** ?

C'est compliqué. Il ne faut pas penser ceci : l'écriture de l'enfant, je n'y touche pas, c'est sacré ! Sauf si l'enfant veut écrire sans le montrer à personne. Mais autrement, votre intervention est possible.

Vous devez avoir pour rôle d'accompagner l'enfant : par exemple, d'être le premier interlocuteur et l'interlocuteur privilégié de l'enfant en lui renvoyant ce qu'il écrit, évoque, signifie... en lui manifestant la réception de son texte. Donc vous avez le droit de dire : « tu vois, là, cela ne me convainc pas... etc. » Avoir une réaction, mais pas une réaction coercitive et une réaction qui consisterait à indiquer la valeur d'emblée. On peut aussi valoriser ce qu'il a écrit.

Je crois qu'on doit **procéder par propositions parallèles** : au regard de qu'a écrit l'enfant, lui dire « Tiens, on pourrait faire ça, ça ou ça...ou alors tu gardes ta formulation . »... pour améliorer l'écriture de l'enfant. Il ne faudrait pas dire par contre : « Tu as écrit ça, moi je te propose ça. » parce qu'il va choisir votre proposition, neuf fois sur dix ! Il a droit de garder la sienne, mais c'est en connaissance de cause.

L'attitude de l'enseignant, c'est un écho, c'est quelqu'un qui parle de son texte avec lui, qui lui suggère des pistes...

Ensuite il y a une **autre façon de faire**, c'est de demander aux autres enfants ce qu'ils en pensent. Je dis souvent cela aux enfants : vous donnez votre poème à un copain, une copine en qui vous avez confiance ; celui-ci écrit au crayon ce qu'il veut autour du texte, ses remarques (« J'aime, je n'aime pas, c'est nul, pourquoi t'as écrit ça...etc.). Et puis l'auteur du poème, reprend son texte et il regarde les remarques de l'autre : il en tient compte ou non, mais il aura eu la réaction de quelqu'un sur son texte. Si on lui dit : « Cette image-là, je n'y comprends rien. », il sait que lui il y tient, mais il sait aussi qu'elle est susceptible de ne pas être comprise et son choix est donc conscient.

Transition : lecture d'un poème de Rainer Maria Rilke, sur l'écriture poétique.

Voilà un texte que j'adore sur l'écriture poétique, comme quoi l'écriture est nourrie de l'expérience et de l'humain. **Restituons l'humain dans la pédagogie, notamment à travers la poésie.** C'est ça qui importe avant tout... J'ai été bardé de diplômes de linguistique, de toutes ces futilités. Je crois qu'au bout du compte ce qui importe, même si bien sûr il faut en tenir compte, c'est de resituer l'apprentissage dans l'humain. Vous savez le fameux « savoir-être » ? En fait, il faudrait dire le « non savoir-être » ! Ce qu'il faut enseigner, c'est le « non savoir être ». Je m'explique sur ce nouveau paradoxe ; un savoir-faire ça peut s'objectiver, on sait faire ; mais savoir-être, non ; sait-on qui on est, où l'on est, pourquoi on est ? Non ! Et s'interroger sur ce que c'est qu' « être » ou « comment être », comment être plus, être mieux, etc...accepter ce **questionnement perpétuel**, c'est ça être un adulte harmonieux et équilibré, c'est celui qui accepte ce doute, de vivre avec et qui ne résout pas ce doute, en agressivité ou en angoisse qui l'inhibe, etc... Donc voilà en quoi la poésie pour moi est fondée sur l'humain et **l'aide à la conscience.**

3/ La diction du poème

Là, je vais dire de méchantes choses. La récitation de la poésie, pour ma part, je n'en veux pas. Cette récitation dont j'ai fait les frais, comme beaucoup d'autres, je n'en veux pas. Je veux parler ici de la récitation dans son mode traditionnel : « pour la prochaine fois, vous apprendrez 10 vers et vous viendrez les dire devant les autres ». Et quand vous allez les réciter, vous vous entendez dire : « C'est bien ou c'est pas bien, tu ne sais pas ta leçon, 8/20 ou 19/20, etc... » Ce mode-là a été l'un des « tue-poésie » les plus affirmés. Pourquoi ? Parce que la récitation demande aux enfants une performance sans qu'on ait construit les compétences nécessaires à la réussite de cette performance. C'est un des rares cas de pédagogie où on demande à l'enfant un résultat, sans avoir préparé de façon consciente ou programmée, les capacités de l'enfant à obtenir ce résultat. C'est injuste... Je parle de sa forme traditionnelle ; il y a plein de variantes et les enseignants que vous êtes, ont du bon sens, ils savent quand même pallier un certain nombre de difficultés et surtout ils savent pallier l'insuffisance de formation dans ce domaine. Parce qu'il n'y a rien de plus difficile que lire un poème devant un public. Essayez, vous ! Devant un public d'enfants, c'est peut-être ce que vous savez le mieux faire. Mais devant un public de pairs ? C'est ce que l'on demande aux enfants. Vous, si vous deviez lire un poème, debout devant un public, et encore le lire, le dire par cœur plus exactement ? Avez-vous songé qu'aujourd'hui, on vous demande ça, là ? Qu'est-ce que cela suppose de maîtrise et quelle maîtrise ? Et quoi d'abord ? D'abord, affronter la peur terrible que cela suppose, sauf si l'on s'est donné pour tâche particulière, ou si l'on s'est valorisé en sachant l'affronter par rapport à ceux qui ont peur.

Donc ce que je veux dire, c'est que je n'ai nullement l'intention de disqualifier en disant ça : l'enjeu, qui est très beau au demeurant, essentiel même, de dire à haute voix le poème, de l'oraliser, c'est un des modes d'accès à la poésie ; c'est un des modes d'appropriation et j'aurais pu le citer dans la chapitre 1 « Familiarisation avec le fait poétique »... Remarquez que cela n'implique pas automatiquement le « par cœur ».

En fait ici, le problème est de savoir ce que l'on cherche. On peut rechercher que, parmi toutes les modalités d'appropriation de la poésie par l'enfant, il y ait celle-là, parmi d'autres, ni plus ni moins qu'une autre. Et à quoi elle sert, celle-là ? Elle sert pour soi-même, éventuellement si je dis un poème à haute voix pour moi tout seul dans ma chambre par exemple, mais je n'ai pas besoin de l'apprendre par cœur car je peux prendre mon livre et lire... Elle sert aussi à dire un poème devant un public ; mais après tout, devant un public, je peux aussi lire, je ne suis pas obligé de le réciter par cœur ! Regardez Antoine Vitez, il a lu Aragon pendant trois heures au festival d'Avignon et les gens n'ont pas bougé ; il ne savait pas par cœur, trois heures de poésie d'Aragon ! Et Mikaël Lonsdale, le comédien, qui fait souvent des James Bond, c'est un passionné de poésie ; il lit souvent de la poésie, il la lit, je ne l'ai jamais vu dire un poème par cœur. Laurent Terzief, un des grands lecteurs de poésie, etc. Bref...

Le problème, ce n'est donc pas de savoir par cœur. C'est plutôt de savoir, devant un public, transmettre le poème de façon à ce que le public le reçoive. C'est ça l'enjeu. Et après, on peut se demander : est-ce que dans ce cas-là, le savoir par cœur c'est utile, indispensable, nécessaire ou facultatif, ou un empêchement ? Mais qu'est-ce qui est nécessaire pour savoir bien transmettre un poème à un public ? Pour moi, ce n'est pas la mémorisation qui me paraît première et essentielle, c'est beaucoup d'autres choses. J'ai fait des travaux là-dessus, j'ai écrit un article sur ce sujet qui s'intitule « Pour en finir avec la vieille récitation » dans « Lire et écrire à l'école » (une revue du CRDP de Grenoble), pour proposer mieux : un

apprentissage raisonné et régulier de la diction du poème, dans toutes les classes de France.

Donc que faire d'abord ? La liste de tout ce qui est nécessaire pour que cela soit réussi... et qu'on le dise dans la classe : « Pour que le poème soit bien entendu par les autres, il faut ça, ça et ça... »...qu'on l'écrive quelque part. Et il y a beaucoup d'items, au moins une quinzaine, clairement identifiables et c'est la maîtrise de tout cela qui permettrait la réussite. Or, dans la situation de la récitation, on ne fait pas cela. On demande aux enfants la performance et débrouillez-vous ! Il y en a qui se débrouillent plus ou moins bien que d'autres. Et puis tout dépend de ce que l'enseignant attend : si l'on gomme une bonne transmission du poème au public et qu'on se contente d'un bon apprentissage du poème par cœur, il n'y a plus qu'un critère d'évaluation : la mémorisation. Mais alors où est le sens ? On évalue une capacité mnémotechnique, c'est tout. Cela peut s'évaluer ailleurs que dans le poème !

Voilà comment je propose de procéder : on se demande à quelles difficultés on a affaire, on les fait apparaître ; cela peut se construire tout au long de la scolarité. Et cela donne des compétences transversales qui servent pour la diction du poème, pour la prise de parole en classe, pour l'exposé, pour la parole au tableau, pour la prise de parole devant un public, plus tard quand ils seront grands, pour les oraux d'examen, etc. Donc, on fait **l'inventaire des maîtrises nécessaires**, on fait inversement **l'inventaire des difficultés** que les enfants rencontrent et puis on définit les exercices ou activités qui permettent d'acquérir les compétences qui visent telle ou telle maîtrise. On découvre alors un certain nombre de « micro-compétences »... On pourrait y passer trois heures là-dessus, je cite à toute vitesse car l'heure du train approche !

1. Première difficulté ou maîtrise, l'un est l'envers de l'autre : affronter la situation de communication telle que **seul devant un groupe**, avant même de parler de texte, de diction, etc., je suis seul devant un groupe... Comment j'assume cela ? ! L'enseignant qui arrive en PE2 ou PE3, il sait cela, hein ? ! Et vous tous, vous avez connu ça ! Mais l'enfant, quelle est son arme ? Surtout que le groupe c'est un groupe de pairs. C'est-à-dire un groupe qui n'a pas forcément les codes de la respectabilité sociale, qui ne sait pas forcément se taire, respecter la prise de parole de l'autre et ce qu'il est, etc. L'enfant est seul devant le regard des autres : c'est la première des grosses difficultés. Accepter le regard des autres sur soi et cela en dehors du texte qu'on va dire, sur soi en tant qu'individu. D'ailleurs, les enfants le savent car lorsqu'ils sont en situation de récitation, il y a toujours un enfant pour dire « Ah ! Il y a ta chemise qui sort de ton pantalon, il y a ceci, il y a cela, etc. » On voit bien comment le regard est fixé sur la personne et pas sur ce qu'il va dire. C'est quelque chose qui induit chez l'enfant une situation d'angoisse : je suis livré au regard des autres. Cela s'apprend, c'est une compétence et en plus, on a les moyens de la construire à travers le **jeu dramatique**, à travers les activités physiques d'expression, parce que là on est dans l'action expressive, avec son corps, et dans le jeu aussi, et donc on dédramatise, on se familiarise avec le regard des autres et on sait qu'à ce moment-là, leur regard ne porte pas sur sa propre identité... etc. Voilà, on continue, sinon j'y serai encore dans trois heures !

2. Ensuite, il y a le problème de la maîtrise de l'espace. Comment j'oriente mon corps ? Quel espace j'occupe ? Est-ce que je suis debout, au garde-à-vous ? Ou assis sur une chaise, debout, appuyé ? Les mains dans les poches ? Etc. C'est la maîtrise de l'espace et de **l'attitude dans l'espace**. Et qu'est-ce que ça signifie le rapport de l'un à l'autre ? Ca se discute, ça se commente, il n'y a pas une disposition stéréotypée ; il y a des poèmes qui s'entendent très bien assis à califourchon sur une chaise ; d'ailleurs les comédiens qui lisent des textes, font souvent cela. J'ai vu par exemple Laurent Terziev dire un poème de Rainer Maria Rilke, le dos appuyé à un mur et les mains derrière le dos ! Et quand un enfant fait ça, on lui demande de se mettre droit ! Alors que peut-être, ce n'est pas adapté au texte qu'il lit ; mais ce n'est pas le geste qui est interdit, c'est l'interprétation du geste. Donc il doit y avoir une réflexion sur l'attitude dans l'espace...

3. Ensuite, il y a la **gestuelle** : par exemple un juste équilibre entre l'hypo et l'hyper tonicité ; parce que si je suis dans une contraction (or, la situation angoisse forcément les enfants surtout s'ils sont évalués), je suis inquiet ; cette inquiétude se répercute dans la tétanisation des muscles : on relève les épaules, on serre le corps, etc. Et tout cela interdit la gestuelle ...

4. Il y a la **respiration** : elle est tributaire du relâchement du corps, elle ne doit pas être claviculaire, mais abdominale (voyez avec les conseillers en musique, si vous n'avez jamais entendu parler de cela) ; on apprend à respirer et à respirer dans une situation contraignante ; sinon comment pourriez-vous parler longtemps, vous, si vous ne saviez pas respirer ?

5. Après il faut parler de la **voix** ; mais la maîtrise de la voix, elle n'est possible que si l'enfant a conscience de sa voix ; or, beaucoup d'enfants ne savent pas ce que c'est que leur voix car ils ne l'ont jamais entendue ! Vous comprenez, une voix, si elle n'a pas été enregistrée, elle n'existe pas ! On connaît la voix des autres, mais sa voix à soi ; on pense la connaître mais on est tout étonné quand on écoute sa voix enregistrée, on ne la reconnaît pas ! Et comment voulez-vous travailler sur votre voix si vous ne savez pas ce qu'est cet objet-là ? Il y a tout un travail complexe à faire, passionnant d'ailleurs, ludique, sur la voix, ses variations, la tonalité, la texture, etc.

6. Ensuite il y a tout ce qui relève des degrés d'**intensité** : les enfants sont toujours en général en dessous de ce qu'il faudrait produire, on leur dit toujours de parler plus fort parce qu'on ne les entend pas : cela est lié essentiellement à l'orientation du corps, à la maîtrise du corps, à la respiration. Quand on dit à un enfant : « parle plus fort », cela ne sert à rien si on ne lui apprend pas à respirer et à utiliser sa respiration pour porter sa voix. Le port de la voix, cela s'apprend.... Ensuite dans les variations d'intensité, il y a les **capacités expressives** des variations d'intensité : c'est-à-dire, je peux dire un poème à voix basse ou à voix très haute ; il faut que je sois capable de ce choix-là...

7. Il y a ensuite tout ce qui relève du **débit** et donc de la rapidité ou du ralentissement ; or, le drame c'est que les enfants parlent toujours trop vite alors que la lecture d'un poème suppose un ralentissement en raison de la nature même du texte parce que plus il est dense, plus il est poétique, plus il faut de temps à l'auditeur pour que le poème lui parvienne, pour qu'il ait le temps de le « digérer ». Voilà aussi un impératif : essayez d'apprendre aux enfants à mettre des silences dans le texte, à ralentir et aussi à varier le débit, être capable de dire à toute vitesse un passage (« T'es fou, tire pas, c'est pas des corbeaux, c'est mes souliers. » extrait d'un poème de Paul Vincensini, intitulé « Je dors parfois dans

les arbres ».) Mais il faut être capable de maîtriser cette rapidité-là. Cela suppose des jeux de structuration.

8. Après il y a l'**articulation** qui est liée à tout le reste. Bonne articulation si bonne respiration, si bon relâchement du corps, donc exercices, etc. C'est très particulier l'articulation d'un poème parce que c'est un lexique que les enfants ne pratiquent pas ; le lexique de la poésie est souvent dans leur lexique passif, pas dans leur lexique actif ; celui qu'ils entendent, qu'ils connaissent mais qu'ils ne pratiquent pas eux-mêmes. L'Aube, à moins d'habiter à Troyes, vous ne dites pas le mot aube tous les jours ; vous ne dites pas « Tiens quelle belle aube ce matin ! » ... Il y a plein de mots comme ça ; sans parler de la syntaxe poétique qui est complètement « tordue » avec des inversions, des parallélismes, des symétries que vous ne pratiquez pas dans la vie courante. Tout cela fait que l'articulation du poème est problématique et cela nécessite un apprentissage, etc.

9. Après il y a l'**intonation** : « Mets le ton ». Jamais un enseignant m'a dit ce que cela voulait dire de mettre le ton ! Et en fait, c'est très compliqué. Qu'est-ce que cela veut dire « mettre le ton » ? Il s'agit d'inflexions, de modulations à valeur affective, qui ne s'inventent pas par l'intention seulement. Ce n'est pas parce que je veux être triste que je vais avoir le ton qui convient ! Au contraire, cela sera pire que tout... J'ai fait écouter une fois à des élèves, lorsque j'enseignais en classe de troisième, un enregistrement d'un poème lu par Aragon ; moi, je pleurais tellement c'était beau ! Mais au bout de deux secondes, toute la classe était pliée en quatre ! Parce qu'Aragon disait le poème en traînant tellement sur les syllabes que, malgré toute la conviction, la sincérité, l'émotion extraordinaire qu'il y mettait, c'était justement l'aveu de cette émotion qui interdisait aux enfants d'y accéder. Alors que le même poème dit d'une voix plus neutre, serait mieux passé. Donc l'excès d'interprétation, d'intonation est une erreur...

Bon, je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails. **On peut faire beaucoup mieux que la récitation** et on apprend toute l'année, à travers des exercices (des jeux de cinq à dix minutes pas plus), comme ceux dont je viens de parler... et on voit au fur et à mesure les enfants se construire dans la diction du poème devant les autres et être heureux.